Collection POLICE

95 c.

HENRY DE GOLEN

L'ENIGME SANGLANTE

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

L'énigme sanglante

Roman Policier inédit

par HENRY DE GOLEN

CHAPITRE PREMIER

Il était quatorze heures, et sous les colonnes de la Bourse, sur les marches, sur le parvis, c'était un tohu-bohu frénétique, des cris, des appels, des hurlements, des courses éperdues de commis de banquiers à terme et d'agents de change, des demandes, des réponses, des gestes forcenés des mains, des visages crispés, et des bouches vociférantes.

Le passant paisible et ignorant des choses de la finance et des mœurs des gens de Bourse se fût cru certainement en présence d'une agglomération d'épileptiques, d'agités, de fous furieux.

Mais les Parisiens, habitués à ce spectacle, demeuraient calmes, surpris cependant qu'à quatorze heures il y eût tant d'agitation sur le marché des valeurs à terme, marché appelé : « de la Coulisse ».

En effet, c'est à l'ouverture de la Bourse, et un quart d'heure avant sa clôture, que se manifestent régulièrement les bousculades, le tohu-bohu et les vociférations. Il était donc anormal, ce jour-là et à cette heure-là, qu'il y eût tant de frénésie. La cause en était à un « boom financier », un mouvement formidable et inattendu sur des valeurs pétrolifères, *L'Astra-Oil,* dont les titres avaient été jadis émis à cent francs, et qui avaient

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

atteint le cours de deux mille huit cent francs. *L'Astra-Oil* était une valeur créée par le richissime banquier Simon Lobstein, l'homme de la finance le plus puissant de Paris, et qui passait pour avoir une fortune supérieure à deux milliards.

Simon Lobstein, d'origine flamande, avait débuté, sans fortune ou presque, à Bruxelles, y avait créé une banque, puis une autre à Amsterdam, puis une autre à Paris. En trente ans, il avait amassé une fortune colossale, accumulé des millions, toujours perspicace, toujours extraordinairement heureux dans ses spéculations.

Et maintenant, il avait des annexes bancaires dans le monde entier, à Alexandrie, à Berlin, à Vienne, à Budapest, à Rome, à Londres et à New-York.

Et les plus puissants banquiers du monde le redoutaient, devaient compter avec lui, le haïssaient, essayaient en vain de l'abattre. Parce qu'il était implacable, inaccessible à toute pitié, qu'il avait provoqué des ruines innombrables, réduit une multitude de gens à la misère, Simon Lobstein avait déclanché contre lui des haines sans merci.

Il le savait; et il se gardait. Il était entouré d'une véritable police personnelle, de gardes du corps et d'espions qu'il payait largement, et qui, jour et nuit, protégeaient sa précieuse existence. Comme il se croyait sûr de ses séides, il se riait des menaces de mort que son courrier lui apportait quotidiennement. Au moment où les hurlements des commis de Bourse atteignaient leur maximum, emplissaient la place, se répandaient sur la rue Vivienne, une somptueuse Rolls-Royce, à la carrosserie grise, portant sur les portières un S et un L entrelacés, pénétra en trombe sur la place, venant de la rue du Quatre-Septembre, et s'arrêta net devant les grilles du temple des affaires. Au volant, il y avait un chauffeur au masque oriental, énorme et impassible.

A l'intérieur de la puissante voiture, une forme humaine s'entrevoyait.

Lorsque la somptueuse voiture se fut arrêtée au ras trottoir, face à l'entrée de gauche de la Bourse qui conduit au marché du Parquet, six cents visages regardèrent descendre avec lenteur un homme petit, robuste, d'une cinquantaine d'années, au regard d'acier. Son masque large semblait figé d'une crispation perpétuelle. Il avait un nez assez fort et un menton en proue. Un sourire iro-

nique semblait tendre les plis durs d'une bouche sensuelle et rude.

Tandis qu'à pas menus, sérieusement, les mains dans les poches de son pardessus, il pénétrait sur le parvis de la Bourse, gravissait les premières marches de l'escalier montant au péristyle, il regardait autour de lui, devant lui, derrière lui, avec un sang-froid glacial, une maîtrise absolue de lui-même.

Il avait à peine gravi les dernières marches, disparu à l'intérieur du caravansérail, que, sur les degrés noirs de monde, une rumeur courut, se propagea, s'enfla :

— Simon Lobstein... Simon Lobstein... Lobstein...

C'était, en effet, le puissant financier qui venait de faire cette entrée inattendue et quelque peu théâtrale.

Il semblait qu'une stupeur, qu'une inquiétude fussent dans tous les regards des commis de Bourse, rasassent les marches du marché, comme une nappe de gaz asphyxiant.

Simon Lobstein ne venait, d'ordinaire, jamais à la Bourse.

Qu'y venait-il faire aujourd'hui?

L'incertitude de tous ne dura guère.

Au groupe des valeurs de pétrole, une voix venait de glapir :

— A cinq cent trente *l'Astra-Oil*, je vends!...

L'Astra-Oil, depuis des mois, était en baisse profonde, attaquée on ne savait par qui.

La voix du vendeur n'avait pas encore reçu de réponse que, subitement, une vague de courtier déferla de l'intérieur du temple vers les bancs et les tableaux des valeurs pétrolifères.

Et ce fut, soudain, un vacarme accru, des hurlements prodigieux :

— A cinq cent quarante, j'achète!...

Il y eut une sorte de mêlée confuse et violente, des mains jetées en avant, des faces congestionnées, puis, malgré les offres massives, les demandes se multiplièrent, parmi des égosillements désespérés :

— A cinq cent soixante, je prends *l'Astra*.

Le mouvement de hausse s'amplifia :

— Six cents...

— Six cent quarante...

Malgré les baissiers, la hausse continuait. En cinq minutes. la valeur venait de monter de cent francs!

Cela faisait un hourvari confus. Mais de temps en temps, parmi cette cohue fébrile, une clameur de triomphe s'envolait furibonde, dominant tout :

— Je prends mille titres à sept cents!...

Et puis, le mouvement de hausse s'amplifia encore démesurément :

— Sept cent cinquante, *l'Astra.*

— Huit cents!

— Huit cent quarante!

— Huit cent cinquante!

— Huit cent quatre-vingt-dix!

— A neuf cents, je prends!...

En un quart d'heure, *l'Astra-Oil* venait de monter de quatre cents francs.

Des hommes de Bourse, groupés sur les marches, consultaient leurs carnets, palpaient des fiches, s'essuyaient le front.

L'un d'eux grommela :

— On aurait dû s'en douter, lorsqu'on a vu débarquer Simon Lobstein. Il nous possède encore aujourd'hui!...

— Canaille!

— Inutile de dire de gros mots!

— Après ce qu'il vient de me faire perdre, tu ne voudrais pas, Melchior, que je le bénisse!

— Non!... Mais il a des oreilles dans toute la Bourse, et tu es encore en affaires avec lui.

— Mon vieux, son *Astra-Oil,* c'est une escroquerie énorme...

— Qu'en sais-tu?

— C'est sûr... Toutes ses combinaisons, du reste, sont du chiqué.

— Et cependant, toutes tiennent depuis trente ans.

— Hélas!... Il est puissant.

— Donc, sa puissance, elle, n'est pas du bluff.

Le coup dur que tu viens de prendre te fait t'égarer.

— Peut-être. Mais, toi-même, ne t'ai-je pas entendu le traîner dans la boue?

— Chut encore!... On nous écoute...

Un gamin agile et rapide vint dire un mot à l'oreille de Georges Melchior.

— Il revient... Il sort de la Bourse.

Simon Lobstein reparaissait, en effet, sur le péristyle.

La grande horloge du temple marquait quatorze heures quarante-cinq.

Instantanément, mille regards furent braqués sur lui.

Il revenait à pas menus. Rien n'avait changé dans son flegme, dans son masque dur et ironique. Il frôla, en passant, des hommes de Bourse dont il savait être haï férocement et qui s'inclinaient devant lui avec un respect total. Et c'était un spectacle vraiment curieux que toutes ces échines courbées, tous ces chapeaux levés sur le passage de cet homme environné de la jalousie rancunière d'une multitude. Lui, jetait de brefs coups de tête, nets et catégoriques, sans paraître regarder personne.

Derrière, le tumulte du marché des valeurs pétrolifères s'apaisait, comme lors de son arrivée.

On savait qu'il était désormais impossible de remonter le courant.

Lobstein était à la hausse de ses propres valeurs; et de toutes les autres. De sa gigantesque puissance, il venait de barrer la route au syndicat pantelant des baissiers, aussi appuyés qu'ils fussent par des nouvelles de Londres.

Le financier, au bas des marches, venait de s'arrêter devant un homme de Bourse qui eut un bref colloque avec lui.

Cet homme avait l'air furieux, parlait d'abondance.

— C'est Bernheim, le coulissier, dit quelqu'un.

On dirait qu'il le menace, opina un autre.

— Son coup de Bourse a dû ruiner une douzaine de coulissiers aujourd'hui.

— Et Bernheim est du nombre.

— C'est sûr.

Simon Lobstein, le financier redouté et haï, l'air méprisant et hautain, venait certainement de blêmir, lorsque le coulissier dénommé Bernheim tendit vers lui un doigt menaçant, tandis qu'il proférait des paroles basses.

Cependant Lobstein ne semblait pas s'émouvoir. Son auto venait de se ranger devant les grilles, et le chauffeur au masque oriental, toujours impassible, guettait son maître de l'œil.

Le puissant banquier eut un signe agacé de la main et congédia du geste le coulissier. Celui-ci s'en alla, en agitant ses bras.

Toujours impassible, Lobstein franchit les grilles, traversa le trottoir.

Au moment où il ouvrait la portière de sa limousine,

un homme robuste surgit, le bouscula violemment et tira deux coups de revolver.

Les balles sonnèrent dans une sorte de panique. Il y eut aussitôt une mêlée confuse. On entendit l'agresseur jeter des injures et des paroles de haine. Mais, déjà, des policiers au service du banquier et deux agents en uniforme s'étaient jetés sur l'inconnu.

Ils le maîtrisèrent.

On entendit claquer le déclic des menottes à ses poignets, tandis que ses bras étaient étreints.

L'homme arrêté clama :

— Il n'est pas claqué, allez, le bandit!... J'ai tiré avec des balles à blanc... Mais la mort le guette!... Elle est proche!...

Simon Lobstein était déjà dans l'auto qui s'ébranlait.

Tandis que la longue voiture disparaissait et qu'on emmenait l'agresseur, celui-ci cria encore :

— Canaille!... Tu peux crâner!... Tu peux sourire encore!... Mais la mort te guette!... Tu as soulevé trop de haines qui ne s'apaiseront que dans ton sang!...

On l'entraînait vers le commissariat.

Un agent lui ferma la bouche de sa large main. Tous les gens de Bourse, massés sur les marches, se regardaient en silence.

Et il n'y avait plus aucun vacarme sur le marché.

— Tout de même, dit Georges Melchior, lorsqu'un être a créé un sentiment d'hostilité aussi profond, il ferait mieux de s'en aller vivre de ses rentes à la campagne.

Un de ses amis, nommé Lucien Parola, jeune, élégant et hautain, ricana :

— Il n'y serait pas plus en sûreté!... Tu restes ici?... La séance est terminée, tu sais!...

— Où vas-tu?

— Mais chez lui, à sa banque.

— Quand même?...

— C'est mon métier, mon vieux.

— Tu as peut-être tort. J'ai le pressentiment qu'un malheur plane sur lui.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui... N'importe, si quelque jour on me citait en justice, je compte que tu témoignerais de mes sentiments pacifiques pour Lobstein. On n'en peut dire autant des tiens, mon vieux Melchior...

Celui-ci haussa les épaules.

— Le cas échéant, tu me rendrais le même service, j'en suis sûr.

Ils se regardèrent dans les yeux et se séparèrent :

— Au revoir!

— Au revoir!

La clôture de la Bourse venait de sonner. Néanmoins, des groupes se formaient, stagnaient, se dissolvaient petit à petit, tandis qu'on voyait des gens de police aller et venir avec des airs indifférents, s'approcher des attroupements pour écouter, puis se diriger plus loin.

Un jeune homme brun, beau garçon, l'air hautain, déboucha subitement de la rue du Quatre-Septembre, au volant d'une torpédo rouge, basse et silencieuse.

Il passa lentement devant la Bourse.

Des boursiers le désignèrent :

— Le fils de Lobstein.

Une jeune femme, l'air naïf et subtil à la fois, interrogea dans les groupes.

— C'est le fils du banquier, ce beau garçon?

— Oui, madame.

— Il est mieux que son père; très séduisant...

— Certainement. Et il le sait. Mais...

— Quoi?

— Mais il hait son père plus qu'aucun de nous.

— Pourquoi?

— Parce que leurs caractères et leurs conceptions de la vie diffèrent totalement. Le père, un homme de proie...

— Et le fils?

— Un artiste, un poète, un musicien... Il méprise l'auteur de ses jours.

— Pourtant, il voit son père?

— De temps à autre.

— Pourtant, il est riche?

— Le vieux lui alloue juste ce qu'il faut pour vivre décemment.

— C'est invraisemblable.

— C'est comme cela!... Et si jamais Simon Lobstein cassait mystérieusement sa pipe, ce n'est pas lui qui en serait le moins satisfait.

— Pourquoi?

— Parce que parmi les innombrables victimes de son père, le fils en est une comme les autres; et ensuite, parce qu'il hériterait...

CHAPITRE II

La banque du richissime banquier, un hôtel particulier très vaste, et de grand style, était située rue Scribe. Et tout Paris connaissait ses énormes portes, en acajou massif, qui en défendaient l'entrée. D'une marche lente, la voiture de Simon Lobstein pénétra sous la voûte cochère de la banque. Le concierge s'empressa de refermer les lourds vantaux.

Devant la banque, aux alentours, étaient disséminés, en surveillance constante, des agents de la police personnelle du banquier, ainsi que deux inspecteurs de la Sûreté nationale.

Les appartements du financier étaient situés dans ce même hôtel de la rue Scribe qui abritait les services bancaires.

Sans rien regarder, Simon Lobstein descendit de voiture devant la porte réservée à son usage particulier, et monta chez lui par un de ses escaliers personnels dont la clef ne le quittait jamais.

Aussi discret qu'eût été son retour, la vaste ruche, qui constituait la banque, en avait été informée comme par un mystérieux mot d'ordre.

— Le patron rentre. Attention!...

L'activité de tous les services s'était accrue soudain. Il n'y avait ni flâneurs, ni rêveuses... Du reste, une implacable surveillance régnait dans cette maison, où tous les employés se méfiaient les uns des autres, dans la crainte perpétuelle d'une délation.

Après être demeuré une vingtaine de minutes dans ses appartements, Simon Lobstein descendit dans son vaste et fastueux bureau, situé au premier étage. Lorsqu'il allait en Bourse, par hasard, ou lorsqu'il revenait de promenade, il en était toujours ainsi. Le banquier disparaissait un court moment dans ses appartements, où personne ne pénétrait jamais, que deux serviteurs hindous.

Quant à la femme du banquier, on ne la voyait jamais à Paris. D'origine égyptienne, et fort belle, elle vivait aux Indes, en Egypte, sur la Riviera, presque toute l'année.

Le directeur de la Banque Lobstein, le plus haut placé des employés, reçut le coup de sonnette rituel qui indiquait l'entrée du grand patron dans son cabinet.

Il se leva aussitôt, rassembla quelques notes, sortit de son bureau et se dirigea, par un couloir d'accès, vers le bureau présidentiel.

A la porte veillait en sentinelle un des deux serviteurs hindous, le second restant toujours dans le couloir opposé menant aux appartements privés.

— Bonjour, dit le directeur à l'Oriental, immobile comme une idole.

L'autre salua sans répondre, s'effaça, ouvrit la porte du cabinet présidentiel.

Dès l'entrée du directeur, Simon Lobstein fit brusquement :

— Dites donc, Carlo, je suppose que vous n'êtes pas l'homme qui a vendu en Bourse, tout à l'heure, soixante mille Teïsk, hein?

Etonné, l'interpellé le regarda avec [illegible] peur.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Ne faites pas l'idiot, Carlo. Je n'[illegible] pas ça. Supposez que je meure, assassiné comme [illegible] m'en menace tous les jours, et la Teïsk, qui est à quat[illegible]e mille, descend en quarante-huit heures à deux cents. Puisque c'est moi qui porte ce titre... L'homme qui a vendu soixante mille Teïsk, tout à l'heure, gagnerait du coup près de trente millions...

Carlo, un Espagnol des Baléares, teint mat, eut un clignement d'œil rapide, un rire gracieux et sournois.

— Vous savez bien, monsieur, que je vous dois toute ma fortune... Pourquoi souhaiterais-je votre mort?... Du reste, la charge Baer, qui achète et vend pour moi et qui vous doit tout, me dénoncerait à vous tout de suite... Alors, je ne comprends pas votre question?

— Eh! Je ne vous ai pas dit qui avait vendu les soixante mille Teïsk!...

Et, féroce, Lobstein eut un ricanement, tandis qu'il haussait les épaules.

Carlo se domina, voila son regard menaçant.

— Précisément, fit-il, le rapport sur les mines de Teïsk vient de m'être rapporté par le chef des sondeurs.

— Bon, ce rapport?

— Douteux. Il y a douze grammes à la tonne. Ce sera dur de faire quelque chose d'intéressant avec cela.

— Eh bien! Carlo, moi je ne suis pas de votre avis. Avec dix grammes à la tonne de minerai, on peut gagner du vingt pour cent des capitaux engagés. Mais il faut

des machines ultra-modernes. On en achètera et on en mettra... Rien d'autre d'important?

— Comme affaires, non. Mais il y a eu au courrier une recrudescence de lettres de menaces pour vous. Trente-deux lettres!... Je les ai là.

— Mettez au feu!

— Cependant... je dois vous dire... il y en a deux inquiétantes, très inquiétantes...

— Mon heure n'est pas encore venue.

— Voyez cependant cette lettre.

— Anonyme?...

— Naturellement... On connaît toutes vos habitudes, et le plan de votre appartement. Et la menace est très directe.

— Avertissez Paolo Albertini, le chef de ma police personnelle; et remettez-lui les deux lettres qui vous inquiètent.

— Entendu.

— Mes ordres sur la place de Londres ont-ils été exécutés?

— Cinquante pour cent. Le marché ne résistait pas et a été tout de suite enfoncé.

— Bon!... Pour les pétroles de Batma, a-t-on des nouvelles?

— Oui. On a fait le plan de trois poches. Mais une mission est arrivée en automobile, une mission de sondage pour les ennemis...

— Oui, je sais... Ils nous nuisent?

— Ils nous ont tué trois ingénieurs et dix hommes.

— Ah! ah!... Qu'on expédie vingt mille fusils et trois cents mille douros aux tribus des alentours, afin qu'ils nous débarrassent de cette canaille concurrente.

— Je vais le faire immédiatement... Je dois vous dire encore que d'un renseignement venu par la voie 6...

— Il y a longtemps que je n'avais rien reçu de la voie 6.

— Eh bien, elle avertit que l'on sait que vous êtes derrière les pétroles de Batma, et qu'on aurait envoyé à Paris un professionnel pour vous assassiner.

— Charmant!... Il y a deux heures, sur la place de la Bourse, j'ai été assailli par un énergumène qui a tiré sur moi...

— Est-ce possible?

— A blanc, heureusement!... Et voici que maintenant

mes concurrents en finances veulent me faire supprimer... Je les gêne donc tellement!... Quel hommage!...

Il se redressa avec un rictus de violence.

— Eh bien, on va rire!... Je rendrai coup pour coup... Œil pour œil; dent pour dent!... Et je saurai me défendre et me faire défendre.

— Peut-être pourriez-vous vous absenter quelques semaines de Paris?

— Non. Je ne veux pas quitter Paris... Et les bandits qui me guettent autour de la Bourse ne m'empêcheront pas d'y retourner demain, et jours suivants... Nul ne me fera trembler. Et je ne changerai rien à ma manière de vivre.

— Pourtant...

— Non, non!... Carlo, je n'ai réussi dans la vie et la finance que par ma volonté opiniâtre. Elle a toujours fini par avoir le dernier mot contre toutes les réalités qui semblaient hostiles, et devant lesquelles tout le monde se serait incliné. Je suis déjà vieux. J'ai beaucoup vécu... Je ne désire cependant pas mourir. Néanmoins, je suivrai ma route.

Il haussa sa tête méprisante, se leva comme s'il était irrité par cette conversation, et dit avec dédain :

— Il y a dix ans que ces menaces durent; et je me demande pourquoi nous parlons de cela si longuement aujourd'hui!... Bonsoir, Carlo, j'avais d'autres choses à vous demander. Ce sera pour demain... Ah! Kaa, qu'y a-t-il?

L'Hindou en surveillance du côté des appartements privés venait d'entrer sans frapper, silencieusement, et il tendait un pli au banquier.

Simon Lobstein le prit, lut quelques lignes, puis fit :

— Carlo, je ne vous retiens pas. Au revoir!

Le directeur s'inclina, salua et sortit. Lorsqu'il eut disparu, Simon Lobstein lut lentement tout le document, se passa la main sur le front et murmura :

— Il faut tout de même en finir avec ce Marcom...

Puis s'adressant à l'Hindou Kaa, le banquier ordonna :

— Tu vas l'introduire et demeurer ici. Au moindre geste de sa part, tu sais ce que tu as à faire.

L'Oriental fit oui de la tête, puis sortit.

Trois minutes plus tard, un personnage au teint basané, grand et fort, pénétrait dans le bureau du banquier, saluait d'un vague signe de tête et disait seulement :

— Vous avez lu, monsieur, mon papier?

— J'ai lu.

— Tout ce qu'il contient est exact... Que voulez-vous me voir faire?

Le financier regarda un long moment, et fixement, son visiteur, puis dit :

— Voici mes instructions.

Il prit une feuille de papier, écrivit quatre lignes, puis tendit la feuille à l'homme basané qui lut et relut trois fois.

— C'est tout? fit-il.

— C'est tout.

— Ce sera fait. Mais à vos seuls risques, bien entendu.

Le banquier fit de la main un signe d'indifférence et dit :

— Je vais vous signer un chèque.

— Ah! non; des billets.

— Vous avez raison.

Il se leva, sortit du bureau, revint au bout de quelques minutes.

— Tenez, voici cinq liasses de cent mille chacune.

— Ce n'est pas assez!

— Autant après.

— Ce n'est pas assez!... Le tout avant mon départ!

— Non!... Non!...

Sans un mot de plus, Simon Lobstein planta là son visiteur et sortit en hâte de son bureau, du côté de ses appartements privés.

L'inconnu souriait ironiquement devant cette rapide disparition.

L'Hindou s'approcha de lui et ordonna :

— Maintenant... vous... partir...

L'homme dévisagea cet Oriental, au masque impassible, et dont la main droite était dissimulée. Il comprit qu'un revolver ou un poignard se cachait là, qu'au moindre geste de sa part, l'autre agirait, et qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à s'en aller. Il haussa largement ses puissantes épaules et se retira.

L'autre Hindou, en surveillance, le regarda passer par la porte, puis revint à son camarade.

L'inconnu s'était engagé dans les couloirs de la banque. Dans l'un d'eux, il s'immobilisa, et, invisible, il chercha quelque chose.

Un quart d'heure plus tard, l'Hindou parut dans ce

couloir et vint transmettre à la Direction, en langage convenu.

A ce moment précis, l'homme qui avait touché les cinq cents mille francs sortait par la porte monumentale de la rue Scribe.

CHAPITRE III

Par cette même porte, un homme jeune et élégant pénétrait cinq minutes plus tard dans la banque, et, par les couloirs d'accès qu'il avait l'air de connaître comme un vieil habitué de la maison, il monta au premier étage et demanda à l'un des huissiers de parler à M. Carlo, le directeur de la banque Lobstein.

— M. Carlo était tout à l'heure encore en conférence avec M. Lobstein. Je vais voir s'il est de retour à son cabinet, et s'il peut vous recevoir.

— Dites-lui que c'est indispensable, Edmond, déclara l'arrivant d'un ton sec.

— Je vais voir, monsieur Parola.

Le nouveau venu n'était autre qu'un des boursiers qui avait assisté à l'agression contre le banquier, et qui, sur les marches de la Bourse, s'était exprimé, ainsi que d'autres coulissiers, en des termes sévères sur la valeur morale de Lobstein.

Il semblait nerveux, tandis qu'il attendait son tour d'être introduit auprès du directeur de la banque.

Lorsqu'il fut appelé, il alla rapidement à Carlo qu'il connaissait de longue date, et lui serra la main.

— Ça ne va pas, Parola? interrogea brusquement l'Espagnol.

— Comment voulez-vous que cela aille avec le coup d'aujourd'hui?... J'étais à la baisse de cette saleté d'*Astra-Oil*. Vous auriez pu m'avertir en ami, Carlo!

— Eh! mon vieux, j'ignorais tout moi-même des desseins du patron. Sans cela!...

— Alors, vous aussi, il vous possède?

— Il me possèderait, comme tout le monde, si je spéculais encore. Mais j'ai arrêté les frais. Je me contente de ce que je gagne comme directeur de la banque. C'est plus prudent...

— Savez-vous combien je perds aujourd'hui, Carlo?

— Non.

— Cinq millions. Et mon ami Melchior, sept ou huit... Et Bernheim, le coulissier, une dizaine. Il nous aura tous, cet homme de proie!... Voyons, Carlo, croyez-vous que vous puissiez intervenir en ma faveur auprès de lui?

— Que voudriez-vous?

— Qu'il renfloue en partie ma maison, qu'il me laisse des délais pour les règlements.

— Je le lui demanderai.

— Ce soir?

— Non, demain matin, à la première heure. Ce soir, je l'ai déjà vu. Il n'a plus rien à me dire.

— Croyez-vous qu'il consente?

— Je ne sais pas. Je ferai l'impossible pour un bon camarade comme vous. C'est tout ce que je puis vous certifier.

Lucien Parola murmura, en serrant les mâchoires et en baissant les cils :

— Ah! il n'a pas besoin d'avoir un ennemi de plus... Il en a bien suffisamment...

Ses mains serraient le bois du bureau directorial et remuaient faiblement avec un petit crissement d'ongles, rapide et aigu. Eclairés par les lumières, les longs doigts maigres, blancs, tremblaient légèrement.

Carlo pensa :

« Tu n'es plus bien dangereux, à présent, mon petit... »

— N'est-ce pas, Carlo, je compte sur vous pour lui rappeler nos bonnes relations... Il y a trois ans dans les affaires de mazout; et il y a encore un an dans les pétroles de Roumanie... J'ai été loyal à son égard. Et qu'est-ce qu'il m'a laissé gagner?... Une bagatelle!...

— « Les affaires », murmura avec simplicité Carlo, comme s'il eût nommé un dieu redoutable.

Il tendit son étui à cigarettes ouvert. Parola en saisit une. Ses doigts tremblaient très fort. Carlo les regardait sans rien dire, comme s'il mesurait la vie aux derniers tressaillements d'une bête blessée.

— J'ai un besoin immédiat d'argent, dit Parola d'une voix sourde... J'ai terriblement besoin d'argent... Il faut absolument que Lobstein m'en laisse gagner un peu... sinon...

Une grimace lui tordit un coin de la bouche, tandis qu'il avait un geste de menace.

— Je ferai l'impossible pour vous, Parola, ponctua Carlo en se levant. Mais je vous conseille de ne pas

tenter la menace et l'intimidation. Vous le connaissez?...

— Il m'a ruiné, dit le coulissier d'une voix sourde et étrange, tandis qu'il se levait et repoussait doucement sa chaise.

Le directeur de la banque vit les mains pâles se nouer, se lier l'une à l'autre, entrelaçant les doigts crispés, enfonçant les ongles dans la chair.

« Pauvre type, pensa-t-il. J'ai bien peur pour lui que le patron soit inexorable. »

— A quelle heure faut-il que je vous téléphone, Carlo?

— A neuf heures trente. J'aurai déjà vu alors le patron.

— Entendu. Faites l'impossible.

— Je ferai l'impossible, cher ami.

— Bien. A demain matin. Adieu.

CHAPITRE IV

Un quart d'heure après le départ de la banque du mystérieux Marcom, l'homme auquel il avait remis cinq cent mille francs. Simon Lobstein revenait dans son bureau, après avoir demandé à l'un des Hindous si l'homme au teint basané était bien parti, et sans faire trop de difficultés.

Il était alors dix-huit heures.

Le richissime banquier se dirigea vers un secrétaire, dont il fit jouer un ressort secret.

A l'intérieur du meuble, il y avait un téléphone privé, qu'il possédait également dans sa chambre à coucher, et qui était lié directement avec les services de sa police privée, aussi importante et aussi bien organisée que celle de la Police judiciaire, organisme officiel. Nuit et jour, la police privée de Simon Lobstein veillait sur sa précieuse existence. Elle était installée dans un immeuble contigu à la banque de la rue Scribe, et elle était dirigée par un nommé Paolo Albini, un Corse, que le banquier avait connu à la Sûreté nationale, qu'il avait apprécié et qu'il avait décidé, à prix d'or, à démissionner de la Sûreté et à entrer à son service.

Comme l'argent ne lui avait jamais été épargné, l'ex-inspecteur Albini avait su organiser ses services de police avec une finesse admirable.

Il s'était adjoint le concours de trois anciens inspec-

teurs de la Sûreté nationale, des ex-collègues très actifs, très adroits, et il était parvenu à organiser autour de la Bourse, de la maison de banque, et dans tout Paris, un espionnage si parfait que rien sur son patron ne s'y disait, ou presque, sans qu'il le sût.

Paolo Albini n'allait jamais à la maison de banque, afin de demeurer inconnu, ignoré de tous les sous-ordres de Simon Lobstein, et afin de garder son absolue liberté d'action, et de diriger tout de loin et en sécurité.

Pour le seconder, il avait également sa maîtresse, une très jolie jeune femme, aux yeux de braise langoureux, au corps impeccable, Corse aussi, et du nom de Nina Martini.

Cette Nina Martini, d'une famille pauvre de quatorze enfants, était venue, trois ans auparavant, chercher fortune sur la Côte d'Azur, et elle avait eu la chance, au Palm-Beach de Cannes, de lier connaissance un soir avec la femme de Simon Lobstein.

Celle-ci, une Egyptienne d'une quarantaine d'années, qui ne voyait pas quinze jours par an son mari, qui ne l'aimait pas, et qui n'aimait qu'une chose : la vie d'aventures, avait des engouements rapides.

Nina Martini lui ayant plu infiniment, elle lui proposa incontinent de devenir sa secrétaire et de l'accompagner durant un long voyage aux Indes qu'elle allait entreprendre sur son yacht. La jeune Corse accepta aussitôt.

Le beau voyage dura six mois. Et les deux femmes étaient enchantées l'une de l'autre, devenues tout à fait amies. Mme Lobstein avait une confiance illimitée en Nina Martini, dont la discrétion et le tact la ravissaient.

La femme du banquier n'était pas, en effet, sans dédaigner les aventures amoureuses, au hasard de ses escales, et elle avait un goût très prononcé pour les jeunes et beaux garçons, les hommes entraînés à tous les sports.

Nina fit semblant de ne s'apercevoir de rien, de trouver tout ce qui se passait des plus naturels, et sa patronne lui sut gré de sa circonspection.

Au retour de ce voyage aux Indes, Mme Lobstein fit escale à Alger.

Par hasard, son mari s'y trouvait depuis trois jours, venu de Paris précipitamment pour une grosse affaire de minerais qu'il possédait en Algérie, et qui lui donnait, à l'époque, de gros soucis. Il était accompagné de Paolo Albini et d'un autre inspecteur.

Il vint passer quarante-huit heures sur le yacht de sa femme, à l'ancre dans le port d'Alger.

Or la secrétaire de Mme Lobstein constata quelque chose de louche dans l'attitude des gens du bord.

Elle sut enquêter avec finesse et juste à temps pour parvenir à faire arrêter par les policiers privés du banquier un matelot du yacht, ancien riche ruiné par la baisse de diverses valeurs du groupe Lobstein, et qui avait l'intention, la nuit suivante, de jeter le richissime banquier par-dessus bord...

Celui-ci fut très reconnaissant à la jeune fille. Et comme Paolo Albini lui chanta (et en toute sincérité) les louanges de sa compatriote, ajoutant que c'était la femme qu'il lui faudrait (comme adjoint) pour mener à bien certaines enquêtes, où une femme réussit toujours mieux qu'un homme, Simon Lobstein proposa aussitôt à Nina Martini d'entrer au service de sa police privée et de devenir la principale collaboratrice de Paolo.

Quoi qu'il lui en coûtât de se séparer de l'aimable Mme Lobstein, Nina accepta. Elle était pleine d'audace et d'ambition, et la vie aventureuse la séduisait.

Peu de temps après son entrée au service de police du banquier, elle devint la maîtresse de Paolo Albini. Ils étaient fort amoureux l'un de l'autre. Et le couple s'entendait admirablement pour toutes les enquêtes compliquées destinées à sauvegarder l'existence du patron. Désormais, Albini ne parut plus, dirigea tout de loin. Seule Nina avait ses grandes et ses petites entrées à la banque, auprès des deux Hindous, et se chargeait d'apporter verbalement des renseignements urgents.

Et Simon Lobstein constatait combien il avait eu la main heureuse, en choisissant comme principale collaboratrice de Paolo cette jeune fille pleine d'allant et d'intelligence vive, qui n'avait aucune des faiblesses des hommes et vivait tendue dans le seul et unique besoin de servir son maître.

Paolo Albini et sa compagne étaient en communication avec le banquier par un téléphone privé, passant dans les murs des deux immeubles contigus, propriété tous deux du banquier.

Ce jour-là, alors que Simon Lobstein recevait le directeur de sa banque, puis le mystérieux Marcom, la jolie Nina Martini, dans un bureau attenant à celui de Paolo

Albini, lisait des documents policiers, les classait et les résumait, pour en donner, au téléphone, l'essence au banquier.

C'était à neuf heures du soir, comme à l'accoutumée, que Paolo ou la jeune femme faisaient leur rapport quotidien.

Tandis qu'elle parcourait les documents, Nina fit soudain la moue.

— Les haines grandissent chaque jour autour du patron, murmura-t-elle. Et il a vraiment tort de ne pas s'en soucier. Elles sont trop...

Nina toucha du doigt trois pelures jaunes :

— Les conversations surprises en Bourse de plusieurs types, notamment de Bernheim, de Parola et de Melchior, sont fort inquiétantes. On dirait des hommes ayant, chacun à part, des projets de mort...

Elle lut un autre rapport, rédigé avec une écriture microscopique.

— J'attribue moins d'importance à la menace de l'homme qui a agressé le patron et lui a tiré des balles à blanc. Simple démonstration. Et, du reste, il est à l'ombre pour quelque temps. Mais d'autres m'inquiètent...

A ce moment, la jeune femme entendit, à côté de son bureau, un petit bruit de sonnerie.

C'était l'aboutissement d'une conduite pneumatique, par laquelle Paolo et Nina recevaient des hommes qu'ils avaient en surveillance autour de la banque, dans la banque et dans les appartements privés de Simon Lobstein, les derniers renseignements utiles.

Les services de police donnaient, tous les quarts d'heure, aux deux chefs de l'organisation, les précisions utiles sur la surveillance exercée, et les indications nécessaires à la mise au point, s'il en était besoin, de plans de défense employés dans un délai extrêmement rapide.

Tout cela était de la conception de Paolo Albini et faisait l'admiration du banquier par son ingéniosité et son audace. Le tube pneumatique dont le couple usait partait de la banque d'une part et de l'immeuble contigu. Mais nul ne savait, hormis Paolo et Nina, où il aboutissait. Et ils étaient fiers, tous deux, de leur autorité, de leur force inconnue et de leur puissance...

Sitôt que la jeune femme eut ouvert l'orifice du tube pneumatique, elle entendit un léger glissement et n'eut

qu'à retirer une boîte cylindrique d'ébonite qu'elle ouvrit.

Elle en sortit divers rapports, les derniers de la journée, sans doute.

Elle les étala sur son bureau, les mit dans l'ordre des numéros, puis lut les documents qui venaient de lui parvenir.

Le premier document signalait que quatre communistes en chômage avaient décidé, la veille même, dans un taudis des Halles, de tuer Simon Lobstein. L'un d'eux, ancien acrobate de cirque, devait monter sur le toit d'une maison voisine de la banque de la rue Scribe et passer de balcon en balcon jusqu'à celui de la chambre à coucher du banquier.

Nina Martini eut un sourire ironique :

— Ils ne doutent de rien, ces chômeurs, fit-elle. Ce sera difficile.

Elle saisit son téléphone n° 2 (le n° 1 communiquant personnellement et secrètement avec Simon Lobstein) et sonna un policier privé de service à la banque.

Elle demanda :

— Armand, votre surveillance est-elle bien établie pour les balcons?

Une voix répondit :

— L'homme en face est à son poste. Il voit tout. Les réseaux électriques marchent. Aucune espèce de crainte à avoir...

Nina Martini raccrocha son téléphone et parcourut les rapports suivants.

Au premier qu'elle lut, elle haussa les épaules et murmura :

— Cela, c'est impossible et ridicule!... Passons... C'était ensuite la mention de l'entrée à la banque du coulissier Parola, qui avait prononcé parfois des menaces contre Lobstein. On signalait son entretien avec le directeur Carlo, sa nervosité et l'heure de sa sortie de la banque.

— L'avez-vous suivi à sa sortie? demanda-t-elle au téléphone.

— Oui, madame. Il est actuellement en filature.

— Bien. Et surtout qu'on ne le perde pas de vue!

Le rapport suivant annonçait qu'un homme grand et fort, au teint bronzé, ressemblant à un colonial, avait demandé à voir Lobstein, et avait, du reste, été reçu immédiatement par ce dernier.

La fiche portait simplement ce nom : « Marcom. »

La jeune fille hocha la tête. Ce nom lui était tout à fait inconnu... Alors elle se leva et alla consulter la liste des personnages réputés dangereux et placée sous clef dans un tiroir secret.

Le nom de ce Marcom ne figurait pas sur la liste.

Nina eut un sourire rassuré et classa la fiche de l'inconnu.

A ce moment, Paolo Albini pénétra dans le bureau, scella ses lèvres à celles de sa belle maîtresse et collaboratrice et lui demanda :

— Quoi de nouveau?

Elle le lui dit... Et il approuva tout ce qu'elle avait fait. Il ajouta qu'il venait de savoir qu'Ernest Lobstein, le fils du banquier, s'était présenté chez son père, il y avait quelques minutes. Celui-ci ne l'avait pas reçu, lui faisant dire par un de ses Hindous de lui téléphoner vers vingt et une heures. Le fils était sorti furieux de la banque, en grommelant des injures à l'égard de son père.

Albini décrocha le téléphone et ordonna à l'un de ses sous-chefs :

— Lorsqu'Ernest Lobstein téléphonera à son père, connaître la conversation. Le prendre en filature toute la soirée.

— Bien, chef; ce sera fait.

— Tu crains du grabuge entre le père et le fils? demanda la jeune femme à son amant.

— Peut-être. Ils ne s'aiment guère tous deux. Mais les précautions sont prises pour ce soir. Rien n'est donc plus à craindre... Autre chose : il vient de m'être signalé que Carlo, le directeur de la banque, est encore dans son bureau actuellement, mais qu'il s'est absenté pour aller parler à un homme inconnu qui attendait dans une auto. Le temps d'échanger quatre ou cinq mots et l'inconnu avait démarré... L'auto était italienne, comme l'indiquent les numéros qu'on a notés... A surveiller.

— Ce Carlo, dit Nina, m'inspire une méfiance terrible.

— Peut-être as-tu raison, et par intuition féminine?... Cependant Simon Lobstein a confiance en lui.

— Pour une fois, il a sans doute tort.

— Enfin, on verra bien le moment venu! Iras-tu au rapport à vingt et une heures ce soir chez le patron?

— Peut-être. Mais je lui téléphonerai auparavant. Je n'ai rien de très sensationnel à lui dire actuellement. A moins que le prochain envoi de pneus ne m'apporte des choses fantastiques!...

CHAPITRE V

Simon Lobstein avait dîné, et de bon appétit, vers vingt heures. Il avait pris son repas dans la salle à manger de ses appartements particuliers, et il s'était amusé à jouer durant le repas, et quelques minutes après, avec les deux seuls êtres qu'il semblait aimer au monde : une très belle chatte siamoise et un petit singe « ouistiti », dont les attitudes, les grimaces, l'intelligence, le ravissaient.

Lorsqu'il eut suffisamment taquiné le singe et se fut amusé de ses cris de colère et de ses disputes avec la chatte, le banquier alluma un cigare, s'assit quelques instants dans son bar-fumoir, tandis qu'il réfléchissait tout en envoyant vers le plafond des volutes de fumée.

Le singe et la chatte avaient accompagné leur maître.

Le singe avait au coin de ses babouines une cigarette d'Orient, qu'il retirait de temps à autre, faisant semblant d'envoyer au plafond des volutes de fumée, et secouant parfois dans des cendriers la cendre imaginaire de sa cigarette.

Féline et mystérieuse, la chatte était venue se blottir contre le richissime homme d'affaires qui, rythmiquement, caressait ses poils soyeux et doux.

Lorsqu'il eut terminé son cigare, Simon Lobstein se leva soudain, prit la chatte siamoise dans ses bras et, tandis que le ouistiti gambadait derrière lui, il se dirigea vers son cabinet secret à la porte duquel veillait un des Hindous.

Il passa devant l'homme et lui parla dans le dialecte de sa race, dialecte qu'il connaissait, ayant vécu en Indochine et dans l'Inde au cours de son aventureuse existence.

Il dit :

— Rien à signaler, Mâ?

— Rien, répondit laconiquement l'interpellé.

— Tout est tranquille?

— Tout.

— Veille bien, n'est-ce pas?

— Je veille.

— Si l'on téléphone pour m'avoir au bout du fil, tu viendras me demander, avant de mettre la fiche, si je veux parler et correspondre avec la personne qui téléphonera. Par conséquent, avant de répondre si je suis là ou non, tu réclameras le nom de la personne me téléphonant.

— Ce sera fait.

— Apporte, dans mon cabinet, un bol de lait pour la chatte et des noisettes pour le singe. Je les garde tous deux avec moi.

— Bien. Dans deux minutes.

Le banquier pénétra dans son cabinet, tenant toujours la chatte dans ses bras.

Sur le bureau ancien, d'une immense valeur et orné de bronzes admirables, il y avait des rapports, des dossiers, des notes, des lettres à signer.

Il y avait aussi une petite corbeille, tapissée de ouate et de velours, dans laquelle Simon Lobstein déposa doucement la chatte. Le joli félin miaula avec tendresse, tandis que son maître lui caressait la tête entre les deux oreilles.

Le singe trottinait dans le cabinet, insouciant et gai, et lorsque l'Hindou lui eut apporté une provision de noisettes, il alla se blottir dans un fauteuil qui lui était spécialement réservé et s'affaira à casser les noisettes, à les décortiquer et à les grignoter.

L'Hindou était ressorti de la pièce, aussi silencieusement qu'il y avait pénétré.

Négligeant le bol de lait, la chatte continuait à se laisser caresser et à miauler avec douceur. Avec une sensibilité tout à fait insouspçonnable sous l'armature de férocité froide et implacable qui le caratérisait aux yeux du public, le puissant banquier caressait la jolie bête avec bonheur.

Il murmura :

— Oui, tu es belle, tu es douce et tu m'aimes. Tu es le seul être au monde qui m'aime réellement!...

Cet homme haï, dont la mort était complotée par tant de gens, cachait donc, sous son masque impassible, une sentimentalité délicate et de la bonté.

Lorsqu'il se trouvait seul avec ses bêtes, il se laissait

aller à ses impulsions et il ne pensait plus au concert de malédictions dont sa destinée s'entourait.

Ayant cessé de caresser le félin, le banquier s'assit.

Quelques minutes, il rêva, sans savoir exactement à quoi. En ce lieu paisible et silencieux, il était éloigné pour quelques instants de toutes ses préoccupations financières.

Il alla regarder ensuite, en soulevant le rideau d'une fenêtre, la rue Scribe dont la vie animée se déroulait comme un film américain, puis il revint à son bureau devant lequel il s'assit. A sa montre-bracelet, il consulta l'heure. Les aiguilles marquaient vingt heures cinquante.

Alors Simon Lobstein prit son téléphone privé, lié secrètement avec Paolo Albini et Nina Martini et appela du doigt. Dans l'écouteur, la voix chaude et musicale de la jolie Corse résonna aussitôt.

— Allo! C'est vous, monsieur Lobstein?

— Moi-même.

— Est-ce que vous avez l'intention de sortir ce soir?

— Non... Pourquoi?... Croyez-vous qu'il y ait du danger?...

— Il faut être prudent. Paolo, moi, toute votre police, sommes alertés ce soir.

— Ah!... Dites-moi ce que je risque, ce que vous savez?

Il y eut un court silence. La jeune femme récapitulait, sans doute, ce qu'elle avait à dire brièvement à son maître. Elle reprit bientôt :

— Il y a eu aujourd'hui, dans tout Paris, une plus forte recrudescence encore que par le passé de paroles haineuses, de projets homicides, de menaces de mort contre vous.

Au bout du fil, le banquier fit :

— Je m'en suis aperçu en Bourse aujourd'hui. J'ai été victime d'une agression. Heureusement que l'homme n'a tiré qu'à blanc! Sinon, j'étais tué vraisemblablement.

— L'homme est arrêté, et n'est pas encore prêt de recouvrer sa liberté. Ceci, monsieur, c'est du passé. Mais il y a d'autres choses.

— Vraiment?... Tant pis!... Mais je vous préviens que cela ne me fera modifier en rien ma ligne de conduite et mes actes.

— Cependant...

Simon Lobstein coupa net, et dit en riant :

— D'autant qu'Albini et vous êtes chargés de veiller sur moi, jour et nuit. J'ai confiance totale en vous deux. Je ne pense pas qu'il faille comprendre, dans vos enigmatiques paroles de ce soir, un renoncement à me protéger?

— Oh, monsieur!... Vous plaisantez, n'est-ce pas?

— Oui et non.

Il y eut encore un court silence. Sans doute Nina Martini réfléchissait-elle à la façon dont il lui convenait d'interpréter les réflexions et remarques du banquier?... Elle dit soudain :

— Nous avons été avertis, il y a quelques instants, et officieusement par un inspecteur de la Police Judiciaire que, tout à l'heure, des gens venaient de monter sur le toit de votre maison de banque et de vos appartements. D'ailleurs, nous le savions déjà; et nous avions pris nos précautions.

Simon Lobstein haussa les épaules.

— Vous avez fait quoi?

— D'une minute à l'autre, nos hommes auront coffré ces gens-là. D'autre part...

— Non, coupa le banquier. Je ne veux rien savoir de plus maintenant. Retéléphonez-moi lorsque ces acrobates auront été mis hors d'état de nuire.

— Bien, monsieur. Vous ne désirez pas me voir?

— Pas pour le moment. J'ai à travailler. Je ne sors plus. Retéléphonez-moi.

Et le banquier raccrocha l'écouteur, A ce moment, l'Hindou du couloir pénétra dans le cabinet.

— On vous demande au téléphone, dit-il.

— Qui? Le nom?

— Voici.

Il tendait un papier sur lequel était griffonné un nom que lut le financier. Simon Lobstein fronça les sourcils, tressaillit, eut une sorte de frisson :

— Oh!...

Puis il dit à l'Hindou :

— Je ne suis pas là. Je ne veux plus communiquer avec lui.

Impassible, l'Hindou sortit.

— C'est étrange, murmura le banquier, je me dissimule à moi-même, et depuis quelques minutes, une sorte d'angoisse que j'éprouve. Elle est légère, mais elle existe... Je sens planer sur moi un danger inconnu...

Il alla, de nouveau, vers la fenêtre.

Regardant à travers les rideaux les autos passer dans un bruit sourd et régulier, il murmura mélancoliquement :

— Aurais-je peur?... Ai-je peur?

Et il eut un sourire ironique et désabusé :

Il voulut réagir. Il quitta la fenêtre, alla à son coffre-fort qu'il ouvrit d'un coup sec. Il prit un dossier dans le coffre, le leva en l'air d'un geste amusé.

— Relisons plutôt cette histoire. Cela va me distraire.

Il s'assit devant son bureau, ouvrit le dossier, en sortit trois ou quatre feuilles de papier mince. Il les parcourut avec une ironie vengeresse.

— Ah, ceux-là;...

Un flux brusque de sang colora ses traits, habituellement blancs, d'un blanc net et mort, cireux, avec des poches bleues sous les paupières. Il prit une feuille du dossier, lut l'en-tête imprimé.

« Lobstein et Marcom »
« Achat et vente de tous produits pétrolifères.
« New-York-Londres-Paris-Berlin-Shanghaï. »

Il effaça lentement la première phrase, écrivit « **Simon Lobstein** »; et cela, de son écriture épaisse qui trouait le papier. Car il serait seul désormais dans cette affaire!...

Il pensa avec soulagement :

— C'est fini, grâce à Dieu, Marcom partira à present!...

Il aligna des chiffres avec rapidité, eut un sourire satisfait, fit :

— Sans lui, je renflouerai aisément cette affaire!... J'en ferai la plus grande entreprise pétrolifère dans le monde... Un million pour me débarrasser de lui, ce n'est pas trop cher!...

Il continuait à s'absorber sur ce dossier, lorsque l'Hindou entra à nouveau dans le cabinet.

— Votre fils, monsieur Ernest, vous demande au téléphone.

— Bien! mets la fiche, j'y suis.

Le banquier, la face dure, prit l'appareil.

— C'est toi, Ernest?

— Oui!... Je veux absolument te voir ce soir.

— Non. Je travaille. Impossible. Demain,

— Pourquoi ne pas m'avoir reçu avant-hier?
— Parce que...
— Tu sais que...
La voix s'interrompit net :
Simon Lobstein attendit un court moment, puis demanda :
— Eh bien quoi?
Nulle réponse.
— Tu es toujours au fil, Ernest?
Rien ne répondit.
Le banquier se retourna, intrigué, et sonna pour appeler l'Hindou qui était ressorti. L'homme reparut aussitôt, silencieux et fermé.
— Va voir pourquoi mon fils a cessé de parler subitement à l'appareil, ordonna-t-il.
L'Hindou sortit encore :
Il sembla soudainement à Simon Lobstein qu'un léger bruit se faisait entendre de l'autre côté de la cloison qui séparait son cabinet de ses appartements privés. Nerveux, il se leva, alla voir, ouvrant la porte d'un coup sec. Mais, naturellement, la pièce contiguë était vide.
Il haussa les épaules :
— Comment aurait-on pu pénétrer ici?... J'ai des hallucinations ce soir!...
Le singe grignotait dans son fauteuil ses dernières noisettes. Il sembla au banquier que l'animal le dévisageait avec ironie.
La chatte siamoise avait quitté sa corbeille, et délaissé sa place sur le bureau. Elle allait et venait dans la pièce, de son pas ouaté de félin, souple et énigmatique. Comme le banquier revenait au téléphone, l'Hindou reparut :
— Monsieur Ernest, plus au téléphone. Disparu.
Simon Lobstein eut un sursaut... Et puis, sans répondre, il prêta l'oreille. Il entendait, ou il croyait entendre, il ne savait quel bruit menaçant, et qui venait, il ne pouvait dire où.
Sa face devenait livide.
Il secoua cette hantise :
— Je deviens fou. Que signifient cette émotion, cette peur?
L'Hindou le regardait fixement, de ses grands yeux sans expression, mais où le financier crut discerner

également une sorte de danger, d'obscure menace, ou bien de terreur.

— C'est bien, va-t'en!

Il chassait brutalement ce serviteur silencieux, dont, brusquement, la présence lui était devenue intolérable dans la pièce.

Cinq minutes passèrent...

Simon Lobstein, aux écoutes, luttait contre le sentiment étrangement hallucinant d'une présence invisible, redoutable, dont il ne pourrait éviter ni la menace, ni le péril.

Et il avait toujours dans les oreilles ce bruit étrange dont il ne savait s'il provenait de ses artères battantes, ou bien de quoi, de qui?...

Il voulut réagir, saisit le dossier « Marcom » sur son bureau, revint vers son coffre-fort demeuré ouvert.

— Je deviens fou, murmura-t-il. La fatigue des affaires!... C'est cela, fatigué, je suis fatigué... Il faudra que j'aille prendre quinze jours de repos sur la Riviera... J'y retrouverai sans doute ma femme... et aussi ses amants.

Il ricana :

— Qu'est-ce que cela fait, du reste!... C'est normal!...

Il allait et venait devant la porte du coffre, le dossier à la main, et monologuait :

— Oui, je me jouerais un mauvais tour en ne tâchant pas de reprendre contact avec les choses... Qui donc pourrait être ici en ce moment?... C'est stupide!...

Il s'assit sur un fauteuil, puis se releva nerveusement.

Etonné, le singe le considérait d'un air goguenard. Ayant terminé ses noisettes, il sauta à bas de son fauteuil, et gambada dans la pièce.

Toujours énigmatique, la chatte allait et venait dans le bureau, accourait se frôler de temps à autre, contre les jambes de son maître.

Le banquier grommela :

— Evidemment mes ennemis sont acharnés, et j'en ai de puissants. Mais mes précautions sont bien prises!... La police officielle et ma police veillent sur moi. Alors?

Il gesticula, soudain, devant son coffre-fort; sa figure se convulsa, devint féroce.

— Il y a dans ce coffre, bégaya-t-il, de quoi bouleverser l'Europe et l'Amérique, faire éclater des guerres.

mener des milliers de gens au massacre, à la mort!...

Il se tourna vers la fenêtre, derrière les rideaux de laquelle il avait cru percevoir un bruit insolite. Il scruta, écouta.

— Rien! fit-il. Encore une hallucination!... Je deviens gâteux, ma parole!

Il chercha sa respiration, dit encore :

— Evidemment, si ceux qui seraient immanquablement sacrifiés, si je publiais ces dossiers, savaient qu'ils sont en ma possession, je ne dis pas que ma vie ne serait pas vraiment en danger!... Trop en danger, ma foi!... Car mon assassin serait infailliblement acquitté!...

Il sursauta soudain. Il eut des yeux hagards, épouvantés, se tourna vers la fenêtre, murmura :

— Mais, enfin, certainement, j'entends.

Il courut vers la fenêtre, écarta les rideaux. Rien!...

Alors, furieusement, il haussa les épaules, eut un geste exaspéré vers la fenêtre, le plafond, toute la pièce, revint vers le coffre. Il allait l'atteindre, lorsqu'il crut voir une sorte de ténèbre devant lui. Un poids inattendu s'abattit sur ses épaules, tandis qu'il vacillait et trébuchait. Il tomba.

Puis... plus rien!...

Dix minutes plus tard, l'Hindou entrait dans le cabinet de Simon Lobstein, où régnait un silence sépulcral.

L'homme eut un recul. Ses paupières battirent. Puis il ressortit posément du bureau, en refermant soigneusement la porte derrière lui...

.. ..

A vingt-deux heures, surprise par trois fois de n'avoir pu obtenir Simon Lobstein au bout du fil du téléphone privé, Nina Martini s'inquiéta.

Non seulement elle ne pouvait avoir le banquier, mais il ne l'appelait pas. C'était invraisemblable!

Et il n'était pas sorti de l'immeuble de la rue Scribe!...

Et Paolo Albini venait de lui apprendre que les hommes, montés sur le toit, avaient tous été appréhendés, qu'il n'y avait plus rien de suspect à l'intérieur comme à l'extérieur de la banque!

La jeune femme fit part de ses inquiétudes à son amant.

Vainement, tous deux appelèrent le téléphone privé du banquier.

Alors Paolo Albini se décida à se rendre à la banque. Il y pénétra...

Lorsqu'il fut dans le couloir secret menant aux appartements du banquier, et à son cabinet, il eut la surprise de constater qu'aucun des Hindous, en faction constante devant chacune des portes, n'était présent à son poste.

— Bizarre, murmura le policier privé. Le patron serait-il déjà couché?...

Il écouta, ne perçut aucun bruit.

Après avoir frappé à la porte du cabinet, il se décida à tenter de l'ouvrir.

Elle s'ouvrit aisément.

L'ex-inspecteur étouffa un cri.

Le banquier Simon Lobstein était étendu mort devant son coffre-fort fermé.

Le singe jouait dans la pièce avec des pelures d'un dossier tombé à terre, qu'il transformait en boules.

La chatte allait et venait autour du corps de son maître, miaulant désespérément.

Paolo Albini se pencha sur le corps.

L'os frontal du banquier était défoncé. On l'avait assommé, assassiné!...

Le policier privé courut au bureau, saisit le téléphone secret, appela sa maîtresse au bout du fil.

— Nina!... Quelque chose d'effarant, d'inouï!

— Quoi? Un malheur?

— Oui. Simon Lobstein est mort, assassiné dans son cabinet!

— Non!

— Si!...

— Et l'assassin?

— Disparu!... Invisible!

— Et les Hindous?

— Disparus!...

— Et nos hommes?

— N'ont certainement rien vu, ni rien entendu. Je vais, du reste, les interroger, et faire garder les issues du cabinet du patron!... Toi, téléphone aussitôt à M. Gérôme, le directeur de la Police Judiciaire. Il est nécessaire qu'il vienne immédiatement ici, avec des inspecteurs officiels, et le Parquet. Quelle sale histoire!...

— Je fais à la Police Judiciaire le signal de grande alerte?

— Naturellement. La sonnerie coupée deux fois, reprise une, et terminée par un coup sec.

— Entendu.

CHAPITRE VI

Au moment où le signal de grande alerte, lancé par Nina Martini, retentit à la Police Judiciaire, M. Gérôme, le directeur de cet organisme, était en conférence dans son cabinet avec l'inspecteur principal Poncet, le héros de tant d'arrestations retentissantes.

L'inspecteur Poncet réunissait toutes les qualités des policiers « classiques » : prudence, patience, observation, impassibilité, et scepticisme.

A la Police Judiciaire, il s'était révélé comme un novateur de grande classe, et avait réussi à résoudre un tas d'énigmes laissées en suspens par certains de ses collègues. Aussi, de succès en succès, était-il parvenu très vite au grade d'inspecteur principal, et il avait toute la confiance de son chef M. Gérôme.

Dans leur entretien, les deux hommes avaient passé en revue diverses affaires importantes, et il avait été question entre eux du banquier Simon Lobstein.

— Je commence à avoir des inquiétudes sérieuses sur le sort de Lobstein, avait dit Poncet. Il a été l'objet aujourd'hui, en Bourse, d'une agression qui aurait pu se terminer de façon tragique. Et les rapports de mes indicateurs me signalent que les menaces de mort s'amplifient tous les jours contre lui.

— C'est bien possible, avait répondu M. Gérôme. Mais Lobstein a sa police personnelle, et ne s'adresse jamais à nous. Il faut lui reconnaître un cran de grande classe.

— Il est orgueilleux comme un roi, chef.

— Et roi, il l'est, Poncet.

— Mais les rois, comme le commun des mortels, risquent chaque jour leur vie!...

L'inspecteur principal venait à peine de prononcer cette phrase prophétique, que le signal de grande alerte retentit, et que M. Gérôme fut mis aussitôt en communication avec Nina Martini.

Trois minutes d'entretien téléphonique suffirent au directeur de la Police Judiciaire, qui raccrocha l'écouteur en disant ;

— Je viens, avec le Parquet, et mes inspecteurs. Surtout que rien ne soit touché dans la pièce!...

Il se leva et dit à Poncet :

— Vous devez être devin, Poncet!... Simon Lobstein vient d'être découvert mort, assassiné, dans un de ses cabinets de travail... Je fais prévenir le Parquet. Emmenez avec vous deux de vos meilleurs collaborateurs, prenez place dans ma voiture, et en route pour la rue Scribe!...

Cinq minutes plus tard, la limousine du directeur de la Police Judiciaire, dans laquelle avaient pris place Poncet et ses deux collègues, roulait à grande vitesse vers la célèbre maison de banque.

En quelques mots, M. Gérôme avait mis ses collaborateurs au courant de ce qu'il savait du crime : la découverte du cadavre par Paolo Albini, la fuite mystérieuse du criminel, l'absence de tout indice.

— La disparition des deux Hindous est au moins étrange, fit Poncet. On tâchera de les retrouver. Je ne pense pas que nous puissions soupçonner, en principe, l'ex-inspecteur Albini, qui a fait partie du quai des Orfèvres, et sa charmante amie Nina Martini.

— Je ne le pense pas, non plus, fit M. Gérôme; cependant Nina Martini a été la secrétaire et l'amie de Mme Lobstein. Et celle-ci n'a jamais passé pour aimer beaucoup son mari... au contraire.

— Cette Egyptienne peut, en effet, avoir employé une main bien choisie, presque insoupçonnable... C'est à voir!... Mais il n'y a pas que la jeune femme qui détestait cordialement le banquier, il y a aussi le fils, chef.

— Certes. Et il est peu sympathique.

— Il y a aussi le directeur de la banque, le nommé Carlo, reprit l'inspecteur principal. Il jouit d'une assez piètre réputation. Aucun doute qu'il ait une âme d'assassin. Il a pu combiner quelque chose égarant les soupçons d'un côté inattendu, et avoir été l'agent de la haute finance internationale désireuse de se débarrasser d'un ennemi trop redoutable.

L'un des inspecteurs dit alors :

— Il nous a été signalé vers vingt heures qu'on avait entrevu un homme qui faisait du « footing » sur le toit de l'immeuble de la rue Scribe.

— Ah bah!... Et alors?

— Alors, on a voulu s'en occuper, Mais, lorsqu'on est

arrivé à la banque, le type ne se promenait plus sur les toits. Il avait disparu. Nous avons téléphoné à Albini qui nous a remerciés, et nous a répondu que le type suspect avait été mis à l'ombre par lui.

— Donc là, rien à faire, résuma Poncet. A moins que ce ne soit une combinaison d'Albini pour égarer les soupçons dans une voie inattendue... De toute façon, j'ai l'impression que l'affaire Lobstein va nous donner du mal!...

CHAPITRE VII

Dans le cabinet secret du richissime banquier, la Justice méditait, depuis une heure, sous la forme du Procureur de la République, d'un juge d'instruction, du commissaire de police du quartier, de deux hauts dignitaires du ministère de l'Intérieur, du médecin légiste Pierre, de l'inspecteur principal Poncet, du directeur de la Police Judiciaire, et de deux inspecteurs.

Simon Lobstein était toujours étendu sur le dos dans son cabinet. Tel il avait été trouvé mort par Paolo Albini, tel on avait laissé le cadavre. Et personne ne comprenait encore comment le crime avait pu être perpétré, comment avait pu se déclencher le drame.

La piste des hommes montés sur le toit — (ils étaient trois, et non pas un seul) — s'était effondrée immédiatement, puisque ces individus avaient été arrêtés et incarcérés à vingt et une heures, par les soins de Paolo Albini et de la police privée du banquier.

D'autre part, il était certain, d'après le médecin légiste, que la mort de Simon Lobstein remontait à un quart d'heure à peine, avant le moment où Paolo Albini avait pénétré dans le cabinet et constaté le drame.

Après les constatations de Poncet et de ses inspecteurs, aucune trace digitale ou autre n'avait pu être relevée dans le cabinet de travail, sur les meubles, sur le bureau, sur le cadavre.

Rien seulement que les marques digitales des doigts du banquier défunt.

Comment l'assassin a-t-il pu pénétrer, ressortir, personne n'en sait rien, n'y comprend rien!...

Le juge d'instruction prit à l'écart l'inspecteur principal et lui dit :

— En somme, est-ce que l'assassin ne peut être encore dans l'immeuble?

— J'en doute. Du reste, on est en train de fouiller l'immeuble de fond en comble.

— Si l'on ne découvre personne, nous voici contraints d'envisager uniquement la culpabilité d'Albini.

— Pourquoi?... C'est lui qui a donné l'alerte... Quel intérêt aurait-il eu à ce meurtre, qui lui fait perdre une situation brillante?... Toutes les indications qu'il nous a données sont précises. Sa maîtresse, comme lui, me paraissent absolument sincères, et réellement consternés et stupéfaits.

— Alors, qui?

— Je n'en sais rien encore. Je cherche, j'examine tout. Peut-être un indice fortuit me mettra-t-il sur la voie.

— Et les deux Hindous?

— Ce n'est pas impossible; d'autant plus qu'ils ont étrangement disparu. La police d'Albini et plusieurs de mes inspecteurs cherchent à retrouver leurs traces. Maintenant, ils se sont peut-être enfuis uniquement par peur?

— Enfin, dit nerveusement le juge d'instruction, il faudra bien trouver quelque chose!... Cette mort va faire un potin terrible dans Paris, dans le monde entier!... Vous n'avez déjà qu'à voir la foule qui encombre les Grands Boulevards...

Poncet eut un geste d'insouciance, abandonna le juge d'instruction à ses préoccupations, et s'en revint vers le cadavre.

Simon Lobstein est toujours étendu sur le dos, la tête un peu tournée de côté. Au milieu du front, le crâne est enfoncé, et la blessure sanglante a l'aspect d'une forme triangulaire.

Poncet s'approche du médecin légiste, personnage considérable, célèbre, sûr de lui, et qui a manié des milliers de cadavres.

— Drôle de blessure, docteur, souffle l'inspecteur principal. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Je pense que pour enfoncer le frontal de feu Lobstein, comme le voici, de telle sorte que mon doigt y pénètre, et que la partie détruite n'est plus faite que d'esquilles, il a fallu un coup extrêmement violent.

— Avec un marteau par exemple?

Le médecin légiste haussa les épaules.

— Peut-être. Mais un marteau d'une sacrée dimension alors! Pas un homme, avec un marteau ordinaire, ne pourrait obtenir un effet aussi foudroyant.

— Ah! Ah! fit Poncet rêveusement en allumant une cigarette... Et il n'y a aucune autre blessure?

— J'ai examiné rapidement. Je n'ai rien vu. L'autopsie nous fixera. Mais ce que je puis affirmer, dès maintenant, c'est que, même si Simon Lobstein était atteint d'une maladie de cœur, il est mort uniquement de ce coup donné en plein front, avec une grande violence, et rien que de ça.

— Tué raide?

— Raide.

— Pas un geste, pas un réflexe?

— Qui peut le certifier?... Il est possible qu'il ait accompli, dans l'inconscience, trois ou quatre mouvements à demi automatiques, mais il est impossible de les présumer d'après la posture du corps.

— Et le coup a été donné de face, n'est-ce pas, docteur?

— Oui. Maintenant, il est possible que le banquier ait été atteint de face dans un autre endroit de la pièce, que celui où nous l'avons trouvé mort, qu'il ait tourné, chancelé, trébuché, et qu'il soit venu s'effondrer où nous le voyons. Cela, personne ne peut le certifier. Et rien dans l'aspect de ce cabinet, ne nous le précise.

— Ce que je ne puis m'expliquer, murmura Poncet, c'est que l'assassin ait pu brandir son arme devant Simon Lobstein et le frapper, sans que le banquier ait fait un geste pour éviter le coup, sans qu'il ait pesé sur un des boutons d'appel dont toute la maison est remplie, et donné l'alerte.

— Je n'explique rien de cela, mon cher inspecteur. Ceci vous regarde. Je contrôle des faits purement médicaux.

— Encore une question, docteur... Peut-on supposer que Lobstein ait été déjà hors de connaissance lorsqu'il fut assommé?

— Non!...

— Alors, nous nageons dans l'invraisemblable!

— Je n'y puis rien.

— Donc, reprit Poncet, le banquier était debout dans cette pièce, il allait et venait...

— Impossible de savoir ce qu'il faisait...

— En tout cas, il avait feuilleté un dossier, le dossier « *Marcom* », nous révèle la couverture tombée à terre un dossier qu'il devait tenir en mains. L'extraordinaire, c'est que dans la couverture du dossier « *Marcom* », on ne trouve plus aucun document?... Il y avait au moins une pièce dans ce dossier... Et cette pièce a disparu. Et elle concernait vraisemblablement l'assassin.

— Bien vu, Poncet, interrompit le chef de la Police judiciaire. L'assassin était ici; et c'est lui qui a emporté les pièces du dossier.

— Sauf deux, répondit Paolo Albini.

— Comment cela? demanda Poncet.

— Oui, lorsque j'ai pénétré dans cette pièce, j'ai vu le singe du patron qui avait transformé en boules deux pelures d'un dossier, et qui jouait avec... Lorsque vous avez pénétré dans cette pièce, ces boules n'étaient plus que des lamelles de papier déchiquetées à belles dents par le singe.

— Il a dû avaler le reste, cet animal, sourit Poncet. Dans les morceaux épars retrouvés, il n'y a rien d'intéressant. Des chiffres, voilà tout. A mon sentiment, les pièces compromettantes ont disparu. Et c'est l'assassin qui les a emportées...

— Je le croirais d'autant plus, précisa Paolo Albini, que M. Lobstein avait reçu cet après-midi la visite du dénommé Marcom, et qu'il a dû lui remettre une certaine somme d'argent.

— Ah! Ah! dit le juge d'instruction. Mais, alors, la piste Marcom serait la bonne! Connaissiez-vous cet homme à la police privée de la banque?

— Pour la première fois aujourd'hui, nous avons entendu parler de lui, et mes hommes l'ont aperçu. C'est un homme au teint bronzé, grand et fort... Nous avons consulté la liste des personnages réputés dangereux. Le nom de « Marcom » ne figure pas dessus.

— Nous vérifierons à la P. J., dit Poncet. Il est resté longtemps avec Simon Lobstein cet après-midi, ce type-là?

— Pas plus de cinq à six minutes.

— En tout cas, intervint le médecin légiste, c'est un

renseignement intéressant. Cet homme est grand et fort!... Et je répète qu'il a fallu un homme presque herculéen pour porter, même avec un marteau énorme, un coup pareil.

— En somme, résuma méditativement Poncet, si l'on vous écoute, scientifiquement parlant, docteur, il est presque invraisemblable de croire à un assassinat, et l'idée d'un crime devient inepte.

— Pourquoi? demanda le procureur de la République.

— Parce que supposer un assassin arrivant chez le banquier avec un marteau ou une massue énorme, le tuant sans protestation, sans que dans une maison si bien gardée nul ne l'ait vu entrer et sortir, et s'en allant, son crime accompli, les mains dans les poches, sans que personne de la police privée se soit aperçu de rien, est tout à fait absurde!...

Tous les personnages présents gardèrent le silence un moment. Ils réfléchissaient.

— Tout de même, hasarda le juge d'instruction, il ne doit pas s'introduire d'absurdités dans le domaine de la justice, sans quoi, où irons-nous?

— Je maintiens, dit le médecin légiste, que Simon Lobstein a été assommé comme je vous l'ai déjà exprimé. Pour que le coupable ait pu mener son opération à bien, il a fallu qu'il entre ici, et qu'il soit reparti.

L'inspecteur principal Poncet s'était assis. Il méditait en regardant le corps blême. Tandis que les magistrats discutaient, il considérait la position du banquier par rapport au coffre-fort. Il se leva de nouveau, compta un certain nombre de pas du cadavre au coffre-fort. Il se pencha vers la porte fermée du coffre, et se prit à considérer attentivement quelque chose. Puis, il se redressa et demanda :

— Lorsque vous avez pénétré ici, Albini, et découvert le crime, vous êtes sûr que la porte de ce coffre était fermée?

— Absolument sûr. Je l'ai remarqué immédiatement.

— Pourtant, elle aurait dû être ouverte!... C'est dans ce coffre que M. Lobstein avait certainement pris le dossier « Marcom », et qu'il aurait dû l'y redéposer après en avoir pris connaissance, et l'avoir annoté. Vous n'avez pas fouillé le cadavre?...

— Non, monsieur l'inspecteur.

— Personne de nous non plus, du reste. Il me semble qu'il y aurait intérêt à le faire maintenant. Après quoi, on le fera transporter à l'Institut Médico-Légal pour autopsie. Vous n'y voyez aucun inconvénient, docteur?

— Aucun. Je vous ai dit ce que scientifiquement j'estimais. Maintenant, vous pouvez parfaitement déplacer et enlever le cadavre de ce milliardaire!...

— Quelle est votre idée? demanda un des hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur à Poncet.

— Celle de tenter de retrouver la clef du coffre-fort, d'ouvrir ce coffre, et de voir ce qu'il y a, ou n'y a pas dedans. Logiquement, ce coffre aurait dû être ouvert.

— C'est aussi mon avis, dit le procureur de la République. Et votre observation peut avoir une très grosse importance.

Aussitôt les inspecteurs fouillèrent les poches du cadavre. Ils trouvèrent sur lui deux trousseaux de clefs. Aucune des clefs essayées sur la serrure du coffre, ne s'y adaptait.

— Je connais parfaitement la clef de ce meuble privé du patron, précisa Nina Martini qui, jusque-là, avait gardé le silence. C'était une double clef Fichet guillochée et dorée. J'ai même tout lieu de croire qu'elle était en or. M. Lobstein ne la portait généralement pas à son trousseau de clefs, mais dans une poche intérieure de son gilet.

— Vous aviez déjà vu M. Lobstein ouvrir ce coffre devant vous, mademoiselle?

— Cela s'est produit une seule fois.

— Il y a longtemps?

— Trois mois environ.

— Y a-t-il de l'argent dans le coffre?

— Je ne crois pas. Je n'en ai pas vu. Mais il y a un grand nombre de dossiers. Des dossiers secrets, réunis patiemment, et auxquels le patron attachait une importance primordiale.

— Savez-vous si les deux Hindous ont, eux aussi connu cette clef, et assisté à l'ouverture du coffre devant eux?

— Je l'ignore absolument.

— Où peuvent être ces deux hommes?

— Leur disparition est, pour moi, absolument incompréhensible.

— Ils semblaient dévoués?

— Comme des chiens.

— Alors, on ne peut pas supposer qu'ils aient trempé dans le meurtre.

— Pourquoi non? dit le juge d'instruction. Ce coup de massue peut très bien être un coup fait avec une arme hindoue ignorée de nous tous.

— Je ne le crois pas, monsieur le juge, dit la jolie Nina Martini. Kaa et Ma (c'est le nom des deux Hindous) étaient dévoués comme des chiens à M. Lobstein.

— Pourquoi alors ont-ils disparu?

— Par peur, peut-être, de leur responsabilité.

— Expliquez-vous, madame.

— A mon sentiment, Kaa et Ma, pas plus qu'aucun homme de la police privée de M. Lobstein, n'ont vu pénétrer son assassin dans cette pièce. Si je suppose, que quelques secondes avant que M. Albini ait découvert le corps, l'un des Hindous, celui du couloir secret, ait pénétré dans ce cabinet, comme il en avait l'habitude, et sans même être appelé par le banquier, et qu'il ait découvert son cadavre, il a pu craindre tout pour lui et son camarade. Il a été avertir l'autre Hindou, et tous deux se sont enfuis.

— C'est possible votre supposition, dit Poncet. On va les chercher... On les retrouvera bien...

— Est-ce qu'il n'y avait pas eu une altercation, aujourd'hui, entre le banquier et son fils? demanda quelqu'un.

— Non pas, répondit Paolo Albini. M. Simon Lobstein n'a pas voulu recevoir son fils avant dîner, et lui a fait dire par un des Hindous de lui retéléphoner à vingt et une heures. En quittant cette maison, M. Ernest n'était pas content, et le manifestait. Pas autre chose.

— Et il a retéléphoné à vingt et une heures?

— Oui. Un de mes hommes, à la table d'écoute, a voulu connaître la conversation. Mais elle a été brusquement coupée.

— Par son père?

— Non pas. De façon inexplicable...

— Au téléphone, il n'avait pas menacé son père?

— Non. Son père, sur sa demande pressante, l'avait même convié à venir aussitôt rue Scribe.

— Il n'est pas venu?

— Non. Et, chose curieuse, un de mes hommes qui l'attendait en bas de son domicile, et est encore en surveillance à sa porte, ne l'a pas vu sortir de chez lui. Peut-être n'y est-il pas?

— Envoyez chez lui un inspecteur, Poncet, pour le prévenir du décès. Et qu'on le surveille discrètement.

— Et avant la découverte du crime, demanda le juge d'instruction, personne dans la soirée n'a pénétré dans ce cabinet?

— Personne, sauf les deux Hindous.

— Personne d'autre que le fils Lobstein n'a téléphoné?

— Si, dit Nina Martini. Un peu avant vingt et une heures quelqu'un.

— Le nom?

— Il nous a été impossible de l'entendre... Du reste, M. Lobstein n'a eu aucune conversation téléphonique avec cet inconnu, auquel il a dû, sans doute, refuser de dire qu'il était dans ses appartements.

— Tout cela est bien étrange et complexe, murmura le procureur. Ce qui m'inquiète le plus dans cette déplorable affaire, c'est l'attitude que va prendre la Presse... Ils vont être trépidants les journaux ces temps prochains!... Je vous recommande à tous, messieurs, la plus grande discrétion à l'égard de la Presse. La mort de Simon Lobstein est un événement vraiment mondial. En présence d'un fait aussi lourd de conséquences, nul ne peut douter de tout ce que vont broder et inventer les journaux.

— Hélas, fit Poncet. Et cela ne simplifiera pas notre tâche, qui s'avère déjà très difficile!... Pour le moment, rien nulle part concernant le crime, sauf le dossier « Marcom » vide, et les quelques bouts de papier contenant des chiffres sybilliens arrachés à la voracité du « ouistiti ».

— A propos, où est-il cet animal?

— Sur son fauteuil. Et la chatte dans son panier sur le bureau. Mademoiselle Martini voudra bien en prendre soin.

— Certainement, monsieur l'inspecteur.

— Albini et vous me montrerez aussi toutes vos fiches, et tous vos documents de police privée.

— Bien volontiers.

— Je passerai la nuit dans cette pièce, dit Poncet.

Je chercherai encore des indices. Et demain, je ferai ouvrir le coffre-fort par un ouvrier spécialisé. Peut-être, dedans, trouverons-nous des révélations sur cette sanglante énigme?... J'en doute.

Des employés de l'Institut Médico-Légal venaient prendre livraison du cadavre.

Penché encore une fois sur le mort, le Dr Pierre examinait avec attention ses yeux.

— Dire, pensait-il, qu'ils contiennent peut-être, figé sur la rétine, un secret que nul n'éclaircira?

On emporta le corps.

Les délégués du ministre de l'Intérieur prirent congé des magistrats et des policiers. L'un d'eux précisa :

— Le ministre, en tout cas, désire être exactement informé de la marche de l'enquête, et de toutes décisions à prendre. Les répercussions de la mort de M. Lobstein peuvent avoir, et vous ne le savez que trop, messieurs, des conséquences extrêmement délicates.

Le procureur et le juge d'instruction s'inclinèrent avec une mine renfrognée.

Quant à l'inspecteur principal Poncet, il sourit ironiquement.

CHAPITRE VIII

Ministres, magistrats, police n'avaient prévu qu'une infime vérité.

La grande presse d'informations, de Paris, de Province, de l'Etranger, était littéralement déchaînée.

On avait réussi à cacher la nouvelle de la mort horrible de Simon Lobstein jusqu'à minuit.

Mais, ensuite, la nouvelle se répandit sur les boulevards, à la sortie des théâtres, dans les cafés, dans les cercles, dans les boîtes de nuit, comme une traînée de poudre. A deux heures du matin, un journal du soir risqua une édition spéciale, tandis que les autres quotidiens affichaient des informations plus ou moins véridiques à transparents spéciaux.

Les camelots hurlèrent, coururent comme des insensés à travers les principales artères, tandis que des attroupements, commentant l'étonnant forfait, se formaient un peu partout dans les quartiers du centre de Paris, principalement place de l'Opéra, place de la

Bourse, et devant le célèbre immeuble de la rue Scribe.

La police dut intervenir, et faire circuler.

C'est que Simon Lobstein, s'il était haï, avait pris une telle place dans le monde économique contemporain, que sa mort était un événement aux répercussions démesurées, qui ébranlent les fortunes, et ruinent des milliers de gens.

La Presse spéculait sur pareille idée qui la servait.

Tout ce qui fait vendre les journaux est traité, par elle, comme un grand événement. Ce qui n'a, sur la circulation du papier imprimé, aucune influence, est, par contre, négligeable.

Depuis des années, le nom de Simon Lobstein était devenu une sorte d'épouvantail en Bourse, en France comme à l'Etranger. Les gens de finance exploitaient son nom depuis longtemps, se faisaient téléphoner que Simon Lobstein s'intéressait à une valeur, à une affaire industrielle, à n'importe quoi.

Et aussitôt, c'était autour de l'affaire un élan, un « boom », qui faisaient la fortune de trois ou quatre malins.

Ce mouvement, combiné avec l'instinct populaire, avait véritablement porté le nom du financier à un sommet prodigieux. Aussi fût-ce une énorme stupeur dans tout Paris, lorsque la nouvelle se répandit, et qu'un journal sortit, de nuit, une édition spéciale. Et ce fut aussi la ruée des reporters vers l'hôtel et la banque de la rue Scribe.

Mais devant la banque, il y avait un cercle composé de deux cordons d'agents, et des barrages que nul ne put franchir.

La foule continuait à tournoyer sans cesse dans les carrefours, sur le chemin de la banque Lobstein, colportant les nouvelles les plus effarantes et les plus saugrenues, que nul, cependant, ne repoussait comme impossibles.

A la vérité, tous ces gens, avides de nouvelles sensationnelles, ne savaient qu'une chose : Simon Lobstein était mort, son cadavre venait d'être transporté à l'Institut Médico-Légal, et l'on affirmait qu'il avait été assassiné. Mais on n'en savait pas plus long...

Ce qui n'empêcha nullement les imaginations de s'échauffer, et les bruits les plus fantastiques de courir les rues, les boîtes et bars de nuit.

Les uns prétendaient que le banquier avait été assassiné par son fils, avec lequel il était en des termes peu cordiaux. On affirma même qu'on avait retrouvé l'arme du crime au domicile d'Ernest Lobstein, que celui-ci avait avoué son forfait, venait d'être arrêté.

On ajouta qu'un mandat d'arrêt avait été également lancé contre la femme du banquier assassiné.

Et, jusqu'au matin, ce fut un élan de fausses nouvelles toutes plus surprenantes les unes que les autres.

Les journaux du matin ne déçurent en rien le public dans sa soif d'imprévu, et son amour du papier imprimé.

Des journaux bien pensants déclaraient savoir que Lobstein avait été assassiné par des agents de la Guépéou et des Soviets.

D'autres reprenaient la thèse de l'assassinat par la famille.

Certains insinuaient qu'une piste sensationnelle était actuellement suivie, et qu'un coup de théâtre était imminent.

La masse des gens désireux de voir, ne fût-ce que de loin, l'immeuble dans lequel il s'était passé tant de choses, continuait d'abonder dans toutes les voies menant à la rue Scribe.

Mais les barrages d'agents et de gardes mobiles ne permettaient aux curieux que de deviner, de très loin, le vaste et célèbre hôtel du richissime financier.

Dans les journaux de midi et de l'après-midi, c'était un va-et-vient de reporters affairés, blêmes de fatigue, qui couraient écrire ou taper les dernières nouvelles apprises par la Sûreté, et surtout le fruit de leurs intuitions personnelles, de leur divination.

Les linotypes marchaient. Les rotatives roulaient. Les rédacteurs en chef, attentifs, coupaient au crayon des fragments de phrases qu'ils se refusaient à laisser passer, pour des raisons qu'ils étaient seuls à connaître.

Les chefs d'informations couraient comme des fous, ayant perpétuellement à la main un écouteur de téléphone.

En Bourse, des banquiers, pâles d'insomnie, redoutaient un terrible effondrement des cours.

Le téléphone marchait prodigieusement. Les demoiselles des bureaux centraux de quartiers n'avaient pas

assez de voix pour répondre « pas libre » à tout le monde. Car chacun, cherchait, ce jour-là, chez autrui, des avis, des conseils, des clartés, des espoirs. Et tout le monde était d'accord pour dauber sur la police, et déplorer son mutisme. Car la police se refusait à dire quoi que ce soit, même pas qui elle soupçonnait, même pas avec quelle arme le milliardaire avait été tué, même pas la façon dont le criminel était parvenu à entrer et à sortir.

CHAPITRE IX

A la vérité, et au deuxième jour qui suivait la découverte de la mort de Simon Lobstein, la police n'était guère plus avancée dans ses constatations, déductions et soupçons, que le premier soir. Elle cherchait. Elle suivait des pistes... L'autopsie n'avait révélé rien de nouveau. Le cadavre n'avait reçu aucune autre blessure que celle du front.

Le permis d'inhumer avait donc été délivré; on avait inséré la dépouille du banquier le plus riche du monde dans un cercueil somptueux, et on l'avait ramenée à l'hôtel de la rue Scribe, où elle restait exposée pendant quelque temps, en attendant les obsèques.

Le public n'était pas admis à défiler devant le cercueil. Ceci pour éviter des bousculades, et des incidents toujours possibles. La police avait suffisamment à faire de contenir la cohue qui continuait à se presser, sans lassitude, devant les hautes portes de l'immeuble Lobstein.

Le gouvernement eût été désireux que la date des obsèques ne fût pas retardée; mais il était bien contraint d'y surseoir, et ce pour deux raisons :

La première était que Mme Simon Lobstein, dont le yacht se trouvait en rade de Cannes lors de l'assassinat de son mari, avait téléphoné à son ancienne secrétaire Nina Martini que son état de santé déplorable ne lui permettait pas de faire le voyage de Paris, ni d'assister aux obsèques. Toute fatigue et toute émotion lui étaient interdites. Elle chargeait Nina Martini de faire pour le mieux, et de prendre toutes dispositions utiles en son nom. Elle lui donnait carte blanche et pleins pouvoirs.

La seconde raison, et la plus sérieuse, était que le fils du défunt, Ernest Lobstein, avait disparu de son domicile depuis le soir du crime, ne donnait, depuis, signe de vie à personne, semblait s'être littéralement volatilisé.

Lorsque l'inspecteur chargé de lui apprendre le décès, s'était présenté à son domicile, il n'y avait trouvé personne. Mélancolique, l'agent de police privée de Paolo Albani, faisait les cent pas devant la porte... Il avait certifié que, depuis qu'il avait quitté la banque de la rue Scribe, Ernest Lobstein n'avait pas reparu à son domicile.

C'était donc, en dehors de chez lui, qu'il avait téléphoné à son père après le dîner. Pourquoi la conversation avait-elle été brusquement coupée?... Pourquoi avait-il disparu?... Pourquoi ne venait-il pas aux obsèques de son père, dont il ne pouvait logiquement pas ignorer la mort? Autant de faits qui troublaient la police... On le recherchait partout, sur terre et sur mer.

Quoique les présomptions les plus graves semblassent peser sur le fils du banquier, la police n'avait négligé aucune autre piste, notamment celles des deux Hindous et du mystérieux Marcom.

Le lendemain de l'assassinat, les deux Hindous Kaa et Mâ, qui avaient été les confidents, les valets familiers, et les serviteurs de confiance de Simon Lobstein, étaient découverts et arrêtés à Montparnasse, dans un quartier proche du boulevard Raspail, où la colonie hindoue est nombreuse.

Leur arrestation apporta enfin un document neuf, et des précisions essentielles.

C'était bien Kaa qui avait vu le premier son maître étendu mort à terre.

Epouvanté, il était ressorti du cabinet et était allé aussitôt prévenir Mâ.

Tous deux avaient délibéré... Tous deux savaient que personne n'avait pu pénétrer chez Simon Lobstein.

L'assassinat, en tout cas, reposait sur une erreur, une faute, une négligence qu'ils avaient dû commettre, et qui risquaient de les faire inquiéter. Et ils avaient décidé de fuir. Ils s'étaient réfugiés chez des amis, là où on les avait découverts.

Kaa fournissait encore un renseignement précieux en ce qui concernait le mystérieux Marcom.

L'Hindou certifiait que Simon Lobstein semblait redouter cet homme, que le banquier lui avait remis une forte somme d'argent avant le dîner, l'avait planté là dans son bureau sans vouloir l'écouter davantage, et avait chargé Kaa de le chasser.

— Au moindre geste menaçant de la part de Marcom, avait recommandé Simon Lobstein, n'hésite pas à tirer sur lui.

D'autre part, Mâ précisa qu'avant le coup de téléphone d'Ernest Lobstein, une autre personne avait téléphoné au banquier. Et c'est inconnu n'était autre que Marcom.

Mâ avait griffonné approximativement son nom sur un bout de papier, et l'avait montré à Lobstein. Aussitôt, le financier avait fait répondre qu'il n'était pas là.

... Dès le premier interrogatoire des deux Hindous au quai des Orfèvres, M. Gérôme et Poncet comprirent que ce n'étaient pas là les auteurs du crime. Le seul nom de Simon Lobstein les faisait éclater en pleurs et les précipitait dans une crise de désespoir mystique. Ils aimaient leur maître défunt d'un amour de chiens dévoués.

Seulement, ils avaient raisonné comme la police. D'évidence, il fallait bien admettre que le meurtrier fût passé devant Kaa et Mâ, sans que ni l'un ni l'autre ne l'eût aperçu.

Leur surveillance fidèle avait été mise en défaut.

Mais comment?...

En tout cas, il restait à découvrir le mystérieux Marcom, l'homme à la carrure athlétique, l'homme dont Simon Lobstein avait peur,

CHAPITRE X

Le lendemain de l'interrogatoire des deux Hindous, Marcom était découvert et arrêté à Marseille, au moment où il allait s'installer dans la cabine de première classe qu'il avait retenue sur un paquebot de la Compagnie des Messageries maritimes.

Aussitôt les quotidiens de Marseille et de Paris publièrent la nouvelle en caractères énormes :

L'ASSASSIN DU BANQUIER SIMON LOBSTEIN A ETE ARRETE CETTE NUIT

Et le portrait de Marcom, un homme à carrure puissante, à la face bronzée, avec des yeux de vautour rougeâtres et perçants, au visage dur que rien ne devait faire trembler, parut à la première page de tous les grands journaux d'information.

Il y eut d'extraordinaires comptes rendus de son arrestation, on annonça son transfert incessant à Paris par le rapide 54; et, à l'arrivée du rapide, des opérateurs de cinéma attendaient le fameux Marcom, « le plus grand et le plus astucieux criminel *in the World*, comme proclamait un journal américain, lequel ne craignait pas de narrer, en deux colonnes, le détail des aveux complets de Marcom.

Hélas! les opérateurs de cinéma en furent pour leur dérangement et les journalistes pour leurs frais d'imagination. Le présumé assassin ne fut pas transféré de Marseille à Paris, pour l'excellente raison qu'il venait d'être remis en liberté.

Arrêté et interrogé, Marcom, en effet, l'avait pris de très haut.

— Je ne me cache nullement, avait-il dit. Et la preuve c'est que j'ai retenu ma cabine sur le paquebot à mon nom... Vous voulez avoir des renseignements sur moi, puisque vous n'en avez pas à la police?... Téléphonez donc au ministère des Colonies, il vous en fournira et abondamment.

— C'est ce que nous allons faire immédiatement, répondit le commissaire spécial de Marseille. En attendant, vous êtes bien venu à la banque Lobstein avant le dîner, et le banquier vous a remis une grosse somme?

— Oui. Cinq cent mille francs. Et je devais en toucher autant dans un mois. Maintenant qu'il est mort, j'ai des chances de ne jamais les voir!... Encore un de ses tours de canaille!...

— Est-ce que vous n'avez pas menacé Lobstein?

— Pas du tout. Il m'a donné ses instructions pour une affaire en Malaisie. Je les ai prises. Seulement, comme il venait de me rouler dans une affaire de produits pétrolifères où nous avions été associés, et dont il venait de me débarquer, je me méfiais de lui. Aussi

aurais-je voulu toucher la seconde tranche promise des cinq cent mille francs avant mon départ. C'était plus sûr pour moi!...

— C'est pour cela que vous prolongiez votre séjour dans le cabinet du banquier, dont l'Hindou a dû vous chasser?

— Oui, c'est pour cela. Mais Simon avait disparu. J'ai compris qu'il était inutile d'insister. Et l'Hindou était menaçant.

— Reconnaissez-vous avoir téléphoné à M. Lobstein après dîner?

— Parfaitement. Du restaurant Larue, rue Royale, où j'ai dîné en compagnie de deux amis dont voici les noms, qui ne m'ont pas quitté de la soirée jusqu'à une heure du matin. Nous avons été ensemble aux *Mathurins*. C'est le chasseur et le maître d'hôtel de chez Larue qui, par deux fois, ont demandé la communication avec Lobstein, entre vingt heures trente et vingt heures quarante cinq. Ils l'ont obtenue vers cette heure-là. J'ai donné mon nom au téléphone. L'Hindou m'a répondu que Simon Lobstein était sorti.

— Nous allons vérifier aussitôt tous vos alibis. Mais pourquoi ce coup de téléphone à Lobstein?...

— Toujours dans l'espoir de toucher, avant mon départ, le complément de la somme due. Si Simon m'avait fait répondre de venir, j'y serais allé, et j'aurais renoncé à ma soirée au théâtre avec mes amis...

... Trois heures plus tard, le mystérieux Marcom était remis en liberté, avec toutes sortes d'excuses.

Ses alibis du coup de téléphone et de la soirée au théâtre avaient été reconnus entièrement exacts. Quant aux renseignements obtenus sur lui au ministère des Colonies, ils étaient excellents.

Gros commerçant en perles fines, en minerais d'or et de platine, en produits pétrolifères, et en mille choses utiles dans le Pacifique et dans les mers du Sud, M. Marcom était fort riche et avait la réputation d'une loyauté absolue en affaires.

On savait qu'il avait été en relations d'affaires avec Simon Lobstein, notamment pour des produits pétrolifères et des gisements de platine. Et l'on savait qu'il n'avait pas toujours eu à se louer des procédés du richissime banquier. Loyal et exigeant, il lui avait dit parfois son fait avec brutalité.

Toutefois, il était stupide de pouvoir le croire capable d'assassiner son ex-associé!...

On reçut à la police, dans la presse et ailleurs cet ordre impératif :

« Marcom : faire le silence et clore toute polémique à cet égard. »

La principale piste envisagée venait de s'effondrer lamentablement...

... Le quatrième jour après le décès du richissime financier, la police n'ayant pu encore retrouver la trace d'Ernest Lobstein, et ce, malgré les plus actives recherches, le gouvernement finit par décider que les obsèques de Simon Lobstein auraient lieu le lendemain matin à dix heures, sans la présence de son fils, ni de sa femme.

M^me^ Lobstein avait confirmé l'impossibilité où elle était de venir assister aux obsèques de son mari, et certifié qu'elle ignorait totalement où pouvait se trouver son fils si subitement et si étrangement disparu.

Le deuil fut donc conduit par les principaux collaborateurs du banquier, et notamment par M. Carlo, le directeur de la banque de la rue Scribe.

Et, naturellement, par curiosité, snobisme, ressentiment ou investigation, le Tout-Paris de la Bourse, du Parlement, de la presse, de la finance, se pressa en long cortège derrière le char funèbre à six chevaux empanachés qui conduisait à sa dernière demeure, au cimetière du Père-Lachaise, la dépouille de l'homme le plus riche de France.

Evidemment, tout le long du parcours suivi par le cortège, les commentaires allaient leur train dans la foule, aussi bien que parmi ceux qui suivaient le corbillard. Et les collaborateurs de l'inspecteur principal Poncet, disséminés dans les rangs du cortège, tâchaient de surprendre des propos qui fussent de nature à les aiguiller sur la piste du criminel.

C'est ainsi qu'ils purent apprendre qu'un coulissier nommé Lucien Parola s'était, le jour de la mort, exprimé dans des termes haineux contre Simon Lobstein, qui lui avait fait perdre cinq millions avec la hausse de *l'Astra-Oil*. Il n'était pas le seul, du reste, et d'autres coulissiers tels que les nommés Bernheim et Melchior avaient eux aussi proféré des menaces contre le financier qui venait de les ruiner.

Mais ce qui attira tout spécialement l'attention de l'inspecteur Poncet sur le coulissier Parola, c'est qu'il put savoir que celui-ci s'était rendu à la banque de la rue Scribe, un peu avant la fermeture des bureaux, et qu'il avait eu un assez long entretien avec Carlo, le directeur.

Ce Lucien Parola n'était pas présent aux obsèques de Simon Lobstein. Il était un des rares hommes de Bourse à ne pas y être venu. Et c'était bizarre.

En outre, Poncet apprit par des indiscrétions que le décès de Simon Lobstein l'avait miraculeusement sauvé de la ruine, par suite de la baisse de toutes les valeurs du groupe Lobstein, et notamment des actions de la Teïsk, dont Parola s'était mis vendeur en clôture de Bourse le jour même de l'assassinat du financier. Il résultait des propos entendus, des indiscrétions colportées, que Lucien Parola avait gagné une vingtaine de millions grâce à la mort de Simon Lobstein, tandis qu'auparavant il était ruiné.

La police a toujours coutume, dans les affaires criminelles, de rechercher à qui le meurtre a pu profiter, et quels peuvent être les mobiles ayant conduit au meurtre.

Aussi Poncet ne pouvait-il faire autrement que d'être surpris de l'extraordinaire intuition du coulissier Parola, se mettant vendeur de soixante mille actions *Teïsk*, tout à fait en clôture de Bourse.

Ce financier eût-il prévu, par avance, le décès de Simon Lobstein, qu'il n'eût pas agi autrement!...

En outre il s'était rendu à la banque de la rue Scribe, de laquelle il avait fort bien pu ne pas sortir, et dans laquelle il avait pu se dissimuler jusqu'au moment de commettre son crime.

Enfin, son absence aux obsèques, son souci vraisemblable de ne pas se montrer, pouvait sembler étrange, et autorisait des soupçons.

A l'issue de l'inhumation de Simon Lobstein au Père-Lachaise, l'inspecteur principal aborda donc Carlo, le directeur de la banque, et le pria de le recevoir dans son bureau à la maison de la rue Scribe, une heure après.

— Mais très volontiers, répondit l'Espagnol. J'ai ma voiture à la porte du cimetière. Si cela vous agrée, monsieur l'inspecteur, faites-moi le plaisir de monter

dedans avec moi, et nous gagnerons ensemble la banque et mon bureau.

— J'accepte, monsieur Carlo, répondit Poncet. Durant le trajet, vous pourrez déjà me fournir certaines précisions intéressantes.

Les deux hommes gagnèrent la luxueuse voiture du directeur, y prirent place, et l'auto roula rapidement vers la rue Scribe.

Pendant le trajet, Carlo avait mis au courant l'inspecteur principal des détails de sa conversation avec le coulissier Parola.

— Vous avez eu l'impression que cet homme était réellement désemparé?

— Absolument affolé!... Il m'a confié perdre cinq millions dans la journée... Et il m'a supplié d'intervenir auprès de Lobstein pour lui accorder des délais de règlement, et même, si possible, renflouer sa maison. Je lui ai promis de faire l'impossible auprès du patron, sans toutefois rien lui certifier; et pour cause.

— Vous étiez sûr d'un refus de Lobstein?

— Sûr d'avance.

— Croyez-vous que ce Parola en fût aussi persuadé que vous, monsieur Carlo?

— Parbleu!... Il connaissait trop bien Lobstein! Et il n'avait pas d'illusion, allez, sur le résultat de mon amicale démarche!... Lorsqu'il m'a quitté, il était dans un tel état d'exaltation nerveuse, que j'ai cru devoir lui conseiller surtout de ne pas tenter d'intimidation vis-à-vis de Lobstein, et de s'abstenir de menaces.

— A quelle heure a-t-il quitté votre cabinet?

— Vers dix-huit heures.

— Vous ne l'avez plus revu depuis le décès?

— Non. Il devait me téléphoner le lendemain matin à neuf heures trente, pour connaître l'issue de mon entretien avec Simon Lobstein. Il ne l'a pas fait, ayant appris le crime. Ceci ne m'a pas surpris...

La voiture de Carlo venait de s'arrêter devant le portail monumental de la maison de banque. Les deux hommes en descendirent, montèrent au cabinet directorial dont Poncet nota la situation par rapport aux couloirs donnant accès aux appartements privés et au cabinet secret du banquier.

Après avoir procédé, durant une heure, à de multiples investigations, le policier regagna la Police judiciaire,

où il donna l'ordre de convoquer à son cabinet le coulissier Lucien Parola.

CHAPITRE XI

Il était certain, à première vue, que de lourdes charges pesaient sur ce personnage.

Car les investigations de l'inspecteur principal à la banque de la rue Scribe l'avaient amené à la constatation d'un fait singulièrement troublant.

Lorsque le coulissier Parola avait quitté le bureau du directeur de la banque, il aurait dû sortir et descendre par le grand escalier avant dix-huit heures révolues. Or, nul ne se souvenait de l'avoir vu sortir de la banque, et un huissier de service, duquel il était connu, affirmait l'avoir vu pénétrer dans un couloir d'une vingtaine de mètres sur lequel donnaient deux portes en angle et un salon d'attente.

Et un examen minutieux du couloir avait révélé à Poncet qu'entre la porte et le salon d'attente, un escalier dérobé et secret se trouvait creusé dans le mur-maître de la maison, avec une porte invisible. Cet escalier menait au couloir même dans lequel devait veiller l'Hindou Mâ. Il était donc possible de supposer que le sieur Parola, connaissant l'existence de cet escalier secret, l'avait ouvert, s'y était engagé, avait trouvé, en haut, le couloir libre fortuitement de la surveillance de l'Hindou, avait pu pénétrer dans les appartements privés du banquier, s'y cacher jusqu'à l'heure du meurtre, le tuer et repartir.

Mais l'interrogatoire serré que l'inspecteur principal fit subir, dans son cabinet de la Police judiciaire, au coulissier, devait se terminer encore par une déconvenue. Lucien Parola ne niait ni sa visite intéressée au directeur de la banque Lobstein, ni la démarche qu'il avait prié Carlo de faire, ni les menaces enveloppées qu'il avait proférées contre le banquier, ni la position à la baisse qu'il avait prise miraculeusement sur les actions *Teïsk*, ni sa présence insolite dans les couloirs de la banque de la rue Scribe. Mais les menaces, il les excusait subtilement par le fait même que, le même jour, trois mille personnes dans Paris et à la Bourse en avaient dit autant.

Quant à sa présence dans les couloirs, elle était due uniquement au fait qu'il avait occupé une cabine téléphonique durant le temps où il était resté invisible dans lesdits couloirs. La raison de ce fait : tout simplement le désir qu'il avait eu de prévenir le fondé de pouvoir de sa maison de coulisse, ainsi que deux de ses employés, de revenir après le dîner rue de Richelieu, à la maison qu'il possédait, pour y travailler avec lui, tard dans la soirée, à des comptes, et examiner la position de sa maison, en vue de pouvoir fournir le lendemain matin, et comme il l'espérait, toutes précisions utiles à Simon Lobstein.

Laissant à deux de ses collègues le soin de garder à vue le sieur Parola, Poncet se rendit aussitôt à la maison de coulisse de la rue de Richelieu, et interrogea le fondé de pouvoir et les employés.

Ceux-ci certifièrent qu'ils étaient revenus à vingt heures trente à leur bureau, qu'ils avaient bien reçu vers dix-huit heures le coup de téléphone de M. Parola, qu'ils avaient retrouvé celui-ci déjà occupé à tracer des chiffres dans son cabinet à vingt heures trente, et qu'ils étaient demeurés à travailler avec leur patron à l'établissement du bilan jusqu'à minuit, sans qu'ils aient, d'une seconde, quitté M. Parola.

Le fondé de pouvoir avait pris avec M. Parola un repas froid dans un grand restaurant des Boulevards. Et c'est là, vers une heure du matin, qu'ils avaient appris avec stupeur la nouvelle, rapidement colportée, de l'assasinat du banquier Simon Lobstein.

L'alibi, contrôlé par Poncet, était si formel que celui-ci dut se résigner à ne pas incriminer le coulissier Parola, et à le remettre en liberté, en le félicitant du flair extraordinaire qu'il avait eu de se mettre, encore une fois, à la baisse sur une des valeurs du groupe Lobstein.

Et c'était encore une piste qui, un moment, avait paru possible, qui s'effondrait!... Et Poncet enrageait!... Lorsqu'il eut laissé Parola quitter librement le quai des Orfèvres, l'inspecteur principal vint rendre compte à son chef M. Gérôme de cette nouvelle déconvenue.

— Bref, résuma-t-il, je continue à ne rien trouver. J'ai arrêté et interrogé tous ceux qui, en somme, avaient logiquement une chance d'être coupables; et rien, absolument rien!...

— Reste encore le fils, si étrangement disparu...

— D'après les renseignements que j'ai obtenus sur lui, c'est un fantasque, pour ne pas dire un « piqué », que cet Ernest Lobstein. Il est bien capable d'un caprice inattendu.

— Un peu gros, le caprice, quand même! Ne pas vouloir rendre les derniers devoirs à la dépouille de son père!...

— Evidemment. Et nous le recherchons toujours; et si nous le retrouvons bientôt, nous l'interrogerons à fond. Mais je doute, je doute!...

— Pourtant, Poncet, cette conversation avec son père interrompue net, le non-retour à son domicile, son absence et son silence depuis, tout cela constitue des présomptions...

— Je sais bien, monsieur le directeur, mais, à mon sentiment, si Ernest Lobstein était le coupable, il aurait tenu à venir rue Scribe devant le cercueil de son père, et à assister aux obsèques.

— Alors, selon vous, la raison et le sens commun n'ont rien à faire dans cette affaire?

— A peu près rien.

— Tout de même, Poncet, vous allez fort!

— Aucunement. Et vous allez me suivre, monsieur le directeur... Voilà ce que je constate, moi, et je n'en suis pas plus fier pour cela :

— Primo, le coup qui a tué Simon Lobstein est inexplicable.

« Secundo, la venue de l'assassin dans le cabinet secret est inexplicable.

« Tertio, sa sortie des lieux est inexplicable.

« Quarto, le but de l'assassin, le mobile du crime, paraissent inexplicables.

— Je vous l'accorde, Poncet. Mais à quelle conclusion arrivez-vous?

— A celle-ci. Il faut désormais que nous cherchions le criminel parmi ceux qui ne peuvent pas sembler l'être...

— C'est paradoxal!

— Non; et, parmi eux, est coupable celui ou celle qui, par une série décisive d'impossibilités, ne peut pas être logiquement l'assassin.

CHAPITRE XII

Le testament de Simon Lobstein, déposé chez son notaire, avait été ouvert.

Contrairement aux surprises qu'il pouvait réserver, et que le public escomptait, il se révéla très simplement conforme aux règles légales.

Sa femme et son fils étaient ses héritiers; mais le richissime banquier léguait un certain nombre de millions à divers particuliers, ainsi qu'à des œuvres.

C'est ainsi que l'Institut Pasteur héritait de cinquante millions, l'Assistance publique de cent millions, le bureau de bienfaisance de Paris de cent millions, des œuvres de secours aux vieillards et à l'enfance abandonnée de cent millions.

Paolo Albini et Nina Martini, les deux chefs de sa police secrète, héritaient chacun de deux millions, et les Hindous Kaa et Mâ, chacun de un million.

Enfin la Société protectrice des Animaux héritait d'une importante rente annuelle, pour prendre soin, leur vie durant, de la chatte « siamoise » et du singe « ouistiti » du financier, qui étaient ses amis préférés. Cet homme de proie, si dur aux autres, se révélait ainsi philanthrope et sensible! Et c'était une chose presque aussi surprenante que le mystère de sa mort!...

Maintenant, il y avait huit jours que Simon Lobstein était décédé, et l'enquête de la police continuait à marquer le pas. Cependant, le lendemain du jour où le testament du financier avait été révélé au grand public par les soins de la presse, une nouvelle parvint à la Police judiciaire qui redonna à l'inspecteur principal Poncet et à ses collaborateurs quelque sérieux espoir.

Le fils du défunt, l'introuvable Ernest Lobstein, venait d'être découvert à bord d'un petit côtre, et en compagnie d'une jolie jeune femme, sa maîtresse, dénommée Magda, au large de Villefranche-sur-Mer. Un torpilleur de la marine qui patrouillait en Méditerranée, ayant à son bord un inspecteur de la Sûreté nationale, avait reçu la mission de surveiller la Côte d'Azur entre Vintimille et Bandol, et d'arraisonner tout bateau lui paraissant suspect.

On avait appris, en effet, à la Police judiciaire, que

Ernest Lobstein aimait beaucoup la mer et possédait un joli côtre, *L'Espérance,* sur lequel il faisait fréquemment, tout seul, des croisières en Méditerranée.

Et, comme le yacht de sa mère était actuellement à l'ancre dans le port de Cannes, on avait pensé à la P. J. que le fils et la mère tenteraient, sans doute, de se rencontrer en secret.

La surveillance exercée autour du yacht de Mme Lobstein n'avait rien donné... Ernest Lobstein n'avait nullement cherché à voir sa mère... Mais un pêcheur du port de Cannes, qui connaissait bien le jeune homme, affirmait l'avoir rencontré en mer, au large, sur son côtre *L'Espérance,* s'adonnant à l'un de ses plaisirs favoris : la pêche.

Immédiatement, des torpilleurs de la marine avaient reçu l'ordre de sillonner la Méditerranée, et c'est ainsi que le torpilleur 84 avait réussi à arraisonner le petit côtre, au large de Villefranche-sur-Mer.

Le torpilleur vint de travers sur la route du petit bateau.

— Stop! cria le capitaine dans le tube commandant aux machines.

— Holà! ho! le côtre!... cria l'inspecteur de la Sûreté.

— Qu'y a-t-il? demanda d'une voix froide et sans émoi un jeune homme brun et beau garçon.

— Vous êtes bien le bateau *L'Espérance?*

— Oui!

— Propriétaire Ernest Lobstein?

— C'est moi.

— Nous vous sommons de venir sur ce torpilleur français pour un entretien important.

— C'est facile.

Trois minutes plus tard, confiant la barre de son côtre à une jeune femme qui était avec lui sur le bateau, Ernest Lobstein montait à bord du torpilleur. Il avança flegmatiquement vers l'officier qui commandait le navire et l'homme en civil qui l'avait interpellé.

— Monsieur Lobstein, pourquoi avez-vous disparu de votre domicile à Paris, et de Paris, depuis la mort de votre père?... Pourquoi êtes-vous en fuite? demanda l'inspecteur.

— Quoi? Qu'est-ce que vous dites? interrogea d'un air stupéfait le jeune homme. En fuite?... La mort de mon père?...

— Vous n'allez pas prétendre que vous ignorez l'assassinat de votre père?

— Comment l'assassinat?... Ah! mais si, je l'ignore!... Expliquez-vous, monsieur...

L'inspecteur, un moment interloqué, reprit :

— Le certain, c'est que depuis huit jours la police vous cherche sans vous trouver.

Le jeune homme le toisa d'un air hautain :

— N'aurais-je plus le droit de mener ma vie selon mon gré?

— Cela dépend des circonstances.

— Je n'ai à rendre compte à personne de mes actes.

L'inspecteur dit brutalement :

— En tout cas, M. le juge chargé d'instruire contre l'assassin de votre père a cru utile de vous trouver, vu certaines coïncidences et votre disparition. Je suis chargé d'exécuter contre vous un mandat d'arrêt.

— Vous osez m'arrêter?

— Ainsi que votre complice possible, la femme qui est à bord de votre bateau.

— Ça c'est un comble!... Je vis seul en mer avec ma maîtresse depuis huit jours! Je n'ai pas fait une escale!... Je n'ai pas reçu une lettre!... Je n'ai pas lu un journal!... Comment vouliez-vous que je sache ce qui est advenu à mon père?

— Par conséquent, vous niez?

— Je nie quoi?

— Avoir participé à l'assassinat de votre père?

— Naturellement que je nie!

— Eh bien! je vous arrête quand même, au nom de la loi. Voici le mandat d'amener.

Ernest Lobstein regarda attentivement le mandat et en lut la teneur. Sa figure se contracta, prit une dureté de métal. Puis il se mit à rire largement, et héla la jeune femme demeurée à bord du côtre.

— Eh! Magda, ma chérie, apprête-moi à venir me rejoindre sur ce vaisseau de guerre! Nous allons voyager aux frais de l'Etat!... Toi qui aimes les aventures, te voici servie!... On nous arrête tous les deux, mon petit.

— Tiens, pourquoi donc? répondit sa jolie compagne, sans s'émouvoir autrement.

— Il paraît que mon paternel est mort, et l'on m'accuse de l'avoir tué!...

— Ça c'est drôle!... Eh bien, je m'apprête et te rejoins!...

Un canot fut mis à l'eau, et deux matelots, le commissaire du bord et un enseigne de vaisseau montèrent à bord de *L'Espérance* et visitèrent soigneusement le côtre.

Tout, à bord de ce bateau de longues croisières, était sobre jusqu'à la nudité.

Il y avait deux cabines, une cuisine, un office, un fumoir-salle de lecture. Le pont était encombré de filets et de toutes sortes d'engins de pêche. Un hamac se balançait entre deux mâts.

Le couple devait passer son temps en mer à pêcher, manger, dormir, à lire, à faire de la musique et à peindre. Un violon de prix fut découvert dans la cabine du jeune homme. Une dizaine d'ébauches devant lesquelles on avait une singulière impression de force, de solitude, de tristesse, de poésie, d'amour de la nature.

On ne trouva aucun document intéressant ou suspect, aucune correspondance, aucun journal. Tout, sur ce bateau, disait la vie simple et quiète.

Lorsque la jolie maîtresse du fils du banquier eut réuni, dans une petite valise, quelques objets de toilette pour son amant et pour elle-même, elle prit place dans le canot qui revint au torpilleur.

Sitôt qu'elle fut sur le pont du navire de guerre, la jeune femme tomba dans les bras de son amant, et dit :

— Surtout, ne t'en fais pas, chéri!... C'est stupide!... Ton innocence sera vite établie.

Ayant pris en remorque le côtre *L'Espérance*, le torpilleur cingla vers Villefranche-sur-Mer et pénétra bientôt dans la rade.

Les deux inculpés furent aussitôt conduits au commissariat spécial, où ils subirent un premier interrogatoire.

Deux heures plus tard, en compagnie de deux inspecteurs de la Sûreté et sur l'ordre téléphonique du juge d'instruction, ils montaient dans un rapide qui les emmenait, à toute vapeur, à Paris. Et, le soir, les opérateurs de T. S. F. donnaient au public étonné et émerveillé la nouvelle de l'arrestation, en pleine Méditerranée, d'Ernest Lobstein, le fils du fameux financier assassiné..... La Justice et la Police avaient, encore une

fois, eu tort de ne pas tenir cachée la nouvelle de cette arrestation sensationnelle, sur laquelle les reporters de tous les grands quotidiens brodèrent, à qui mieux mieux, des récits invraisemblables et dithyrambiques.

Parce que, encore une fois, la piste se révéla fausse. Encore une fois, les inculpés purent fournir des alibis... Et l'inspecteur principal Poncet, chargé de les contrôler, et pestant contre lui-même et sa malchance, fut bien contraint de les reconnaître absolument exacts.

Lorsque Ernest Lobstein était sorti, furieux, de la banque de la rue Scribe, en grommelant des injures contre son père qui n'avait pas voulu le recevoir, il n'était pas rentré à son domicile personnel, où l'attendit, en vain, un homme de la police privée de Paolo Albini.

Le jeune homme, au volant de sa torpédo de course rouge, s'était rendu dans un bar à la mode de l'avenue des Champs-Elysées, où était bientôt venue le rejoindre sa maîtresse Magda Fonlup. Les deux jeunes gens avaient joué au poker d'as jusque vers dix-neuf heures trente, avec des relations habituées du bar. La jeune femme disait s'ennuyer à Paris et incitait son amant à partir, le soir même, en croisière en Méditerranée, sur son petit yacht *L'Espérance*, ancré à Saint-Raphaël.

— Il fait un temps splendide sur la Côte, disait-elle. Et ici il pleut. Allons passer quinze jours en mer. C'est la vie saine... Ce sont des jours bénis de soleil, de tendresse et d'amour... Fais-moi ce plaisir, mon chéri. Et partons ce soir, en auto.

Ernest Lobstein hésitait :

— C'est que j'aurais voulu voir mon père auparavant.

— Pourquoi faire?... Pour ne pas vous comprendre une fois de plus?... Ce n'est pas la peine.

— Je sais. Mais je ne veux pas qu'il se permette de me traiter avec la désinvolture qu'il emploie à mon égard.

— Ah! laisse donc ces froissements d'amour-propre tranquilles, et contente-toi de l'argent qu'il t'envoie chaque mois régulièrement. Tu n'as rien de spécial à lui dire, ce soir?

— Ma foi non.

— Alors, écoute-moi, et partons tous deux en croisière sur la grande bleue.

Le jeune homme avait fini par céder aux sollicitations de sa jolie maîtresse. Tous deux étaient passés au domicile de la jeune femme, où Ernest Lobstein avait des vêtements et des objets de toilette. Ils avaient aussitôt préparé deux valises placées dans le coffre-bagages de la torpédo rouge, et ils étaient venus dîner vers vingt et une heures dans un petit bar du quartier de l'Opéra, où patron et garçons les connaissaient de longue date.

Ce fut de ce bar, proche de la rue Scribe, qu'Ernest Lobstein téléphona à son père et lui manifesta le désir de le voir aussitôt. Le refus de son père, la remise de leur entretien au lendemain l'irritèrent de nouveau, et il allait, sans doute, proférer des paroles vives, lorsque la communication fut brusquement coupée.

La jeune femme, qui tenait à l'oreille l'un des écouteurs, n'eut aucune peine à persuader son amant que la conversation avait été volontairement coupée par le banquier. Elle le dissuada de tenter encore de le joindre au bout du fil, comme d'attendre au lendemain pour le voir à la banque.

— Allons-nous-en sur la Côte d'Azur, et en croisière, chéri!... Pourquoi tous ces tracas, ces histoires, puisque, tous les deux, vous n'avez rien à vous dire?... Ecoute-moi, si tu m'aimes.

Et Ernest Lobstein avait fini par céder aux amoureuses instances de sa jolie maîtresse. Tous deux étaient demeurés à dîner et à sabler le champagne dans le petit bar du quartier de l'Opéra, jusqu'à vingt-deux heures quarante-cinq exactement. Ils consultaient la carte Mi[illegible] de la route Paris-Marseille. A cet égard, les témoignages du patron du bar, des garçons, du chasseur, étaient formels et concordaient absolument tous. Le chasseur certifiait que, lorsqu'il avait refermé la porte de la torpédo rouge, touché son pourboire et souhaité bon voyage au couple sympathique, il avait regardé machinalement l'heure à l'une des horloges pneumatiques de la place de l'Opéra et que cette horloge marquait vingt-deux heures quarante-cinq.

De vingt et une heures à vingt-deux heures quarante-cinq, Ernest Lobstein n'ayant pas quitté, d'une seconde, le bar de l'Opéra, il devenait impossible qu'il fût l'assassin de son père, pour l'excellente raison que celui-ci était déjà mort à vingt-deux heures!

Poncet vérifia l'itinéraire suivi en voiture par le

couple. Toutes les indications qu'ils donnèrent furent contrôlées et reconnues exactes.

Ce fut bien à « Saint-Raphaël » qu'ils embarquèrent sur le côtre *L'Espérance* et partirent en croisière en pleine mer, pour pêcher, avoir du soleil, s'aimer.

Aussi invraisemblable que cela pût paraître, depuis leur départ du bar de l'Opéra, en cours de route, comme à Saint-Raphaël, les deux jeunes gens n'avaient pas lu un journal, pas entendu une nouvelle par T. S.F. Et sur le côtre, il n'y avait pas d'appareil de T. S.F. Lettres et journaux y étaient ignorés, et cela volontairement.

Il ne resta donc plus au juge d'instruction consterné qu'à remettre en liberté les deux jeunes gens, et à s'excuser.

— Bah! rit Ernest Lobstein. Evidemment, vous avez un peu gâté notre croisière et précipité notre retour à Paris!... Mais il aurait toujours fallu que j'y revienne bientôt, pour toucher l'héritage de feu papa. Et ça, c'est très intéressant!...

CHAPITRE XIII

Bien entendu, à la suite de ce nouvel et piteux échec, les journaux ironisèrent à qui mieux mieux sur l'incapacité de la police, et s'indignèrent de la facilité avec laquelle les juges d'instruction attentaient, sans preuves certaines, à la liberté sacrée des citoyens.

Et cette campagne de presse rendit les ministres de l'Intérieur et de la Justice d'une humeur exécrable, dont se ressentirent leurs collaborateurs. Poncet, navré, parlait de démissionner.

— J'en ai assez de l'affaire Lobstein, disait-il. Je suis sûr que je ne trouverai rien, jamais rien!...

Mais trois ou quatre jours plus tard, il eut la surprise de recevoir un coup de téléphone de Nina Martini, le priant de venir d'urgence à la banque de la rue Scribe.

— Auriez-vous du nouveau? demanda Poncet.

— Peut-être, monsieur l'inspecteur. Il faut que vous jugiez vous-même sur place. En tout cas, il y a une heure à peine, j'ai retrouvé la clef Fichet en or du coffre-fort de M. Lobstein.

— Vraiment, et où cela?...

— Dans la corbeille qui sert de lit à la chatte siamoise. En changeant de place cette corbeille, je l'ai laissé tomber par mégarde, et la clef guillochée du coffre, s'échappant de dessous la ouate et le velours où elle était cachée, a roulé à terre.

— Bizarre!... Qui a pu cacher dans cette corbeille cette clef?

— C'est ce que je me demande aussi. Nul doute, en tout cas, qu'elle ait été mise intentionnellement sous les coussins du lit de la chatte siamoise.

— C'est dans le bureau du défunt, le bureau où il est mort, que vous avez fait cette découverte?

— Non. C'est dans une chambre à coucher des appartements de M. Lobstein. Depuis le soir où son cadavre a été transporté à l'Institut médico-légal, j'avais pris sur sa table-bureau la corbeille de la chatte et l'avait transportée dans cette chambre, où le singe et la chatte, dont je prenais soin, demeuraient enfermés. Si je n'avais pas fait tomber le panier, je n'aurais jamais, sans doute, eut l'idée de fouiller sous les coussins et d'y trouver la clef.

— Evidemment... Mais, mademoiselle Nina, il me vient brusquement une idée!... Alors cela, ce serait curieux!... Personne n'est entré dans la pièce du crime depuis que nous y avons fait les constatations?

— Personne, sauf un de vos inspecteurs avec l'ouvrier coffre-fortier qui a ouvert le coffre et est reparti aussitôt. De même, du reste, que votre inspecteur qui vous a apporté, à la Police judiciaire, tous les dossiers contenus dans le coffre. Et dans le coffre, il n'y avait que des dossiers; aucune somme d'argent.

— Bien. Surtout qu'Albini et vous veillez bien à ce que personne n'entre dans la pièce du crime avant mon arrivée!... Dans un quart d'heure, je suis rue Scribe, le temps de passer auparavant un coup de téléphone.

— Nous vous attendons, monsieur l'inspecteur.

Poncet raccrocha et demanda au téléphone le Dr Pierre, le médecin légiste. Celui-ci était chez lui.

— Voulez-vous avoir la bonté de venir immédiatement rue Scribe, docteur, à la maison du crime Lobstein. J'ai besoin de votre avis et de votre expérience. C'est urgent.

— Je m'y rends aussitôt. Vous avez du nouveau?

— Peut-être.

Une demi-heure plus tard, Poncet, l'inspecteur qui avait assisté à l'ouverture du coffre-fort, le Dr Pierre, Paolo Albini et Nina Martini étaient réunis dans le cabinet où le banquier avait trouvé la mort.

Poncet examinait la clef trouvée par Nina dans la corbelle de la chatte, considérant le coffre-fort demeuré ouvert sur lequel il se pencha longuement, regardant tout spécialement l'angle de la porte ouverte du coffre. Il se redressa brusquement et dit au Dr Pierre.

— Voulez-vous voir, comme moi, docteur, cette porte d'acier au vanudium de ce coffre, et me dire ce que vous voyez dessus?

Interloqué, le médecin légiste regarda le policier, puis se pencha sur l'angle de la porte, prit une loupe, scruta de plus près.

Pendant ce temps, Poncet demandait à l'inspecteur qui avait assité à l'ouverture du coffre par l'ouvrier spécialiste :

— L'ouvrier a ouvert aisément le coffre?... Il ne s'est pas coupé, pas blessé en l'ouvrant?

— Pas du tout. En cinq minutes le coffre a été ouvert.

— En prenant les dossiers, vous-même ne vous êtes pas blessé, n'avez pas perdu de sang?

— Mais non. Ni l'ouvrier, ni moi, n'avons perdu un atome de sang.

— Parfait, dit Poncet. Et maintenant, docteur, pouvez-vous me dire deux choses : 1° la quantité de sérum sanguin qui est toujours sur l'angle de la porte de ce coffre n'aurait-elle pas été provoquée par un coup au front de Simon Lobstein? 2° En tombant, le trébuchement que cela comporta, a-t-il pu lancer d'un bloc, et avec une force énorme, Simon Lobstein sur l'angle de la porte, où il s'est défoncé le frontal?

Tous les assistants regardèrent le policier avec stupeur d'abord, puis déférence ensuite.

— C'est en effet du sang humain qui est là, répondit le Dr Pierre. Et ce sang coagulé-là peut très bien être le sang de Simon Lobstein. Du reste, en faisant son autopsie, j'ai prélevé de son sang que j'ai conservé. Je vais prendre le sang qui est sur cette porte, l'emporter à mon laboratoire, l'analyser, le comparer avec le sang pris à l'autopsie. Dans une heure, je puis vous téléphо-

ner, monsieur Poncet, et vous dire formellement si c'est le même sang.

— Et si c'est bien le sang de Simon Lobstein, scientifiquement, considérez-vous comme possible qu'en tombant le banquier ait pu se tuer en se défonçant le frontal sur l'angle de la porte du coffre?

— Oui, monsieur Poncet, je considère cela comme possible, probable même maintenant... Mais qui vous a donné cette idée? Comment voyez-vous la scène de la mort? Dites-moi vite, tandis que je prélève le sang.

— L'idée, je l'ai eue à la suite de la découverte de la clef dans la corbeille. Et je me suis dit : « Si au lieu de nous hypnotiser tous sur la conception d'un crime, nous pensions à un accident, accident extraordinaire, unique en son genre peut-être, mais accident quand même, peut-être tiendrions-nous la solution? »

— Soit, fit le Dr Pierre, mais accident provoqué par quelque chose quand même; par quoi?

— Certes, reprit Poncet, et, en deux mots, voici comment j'imagine la scène : Lobstein a consulté le dossier Marcom, il va le rapporter dans son coffre-fort dont la porte est demeurée ouverte, et dont la clef d'or est, peut-être, sur la serrure, A cet instant, le singe, pour jouer sans doute, saute sur son dos. Surpris, le banquier vacille. Et, au même moment, la chatte passe devant lui. Lobstein veut l'éviter. Il est loin du coffre, mais son effort pour se retenir, son poids, son trébuchement, le lancent d'un bloc et avec une force démesurée sur la porte, où il se tue en se défonçant le frontal... Dans sa chute, il s'accroche, du premier mouvement inconscient qui suivit, à la serrure du coffre, qu'il ferma mécaniquement, sans s'en rendre compte, puis il roule sur le dos, la clef lancée au hasard...

— Et c'est la chatte ou le singe, après avoir joué avec la clef, qui peut l'avoir cachée dans la corbeille, intervint Nina Martini.

— C'est cela, fit Poncet, l'un ou l'autre, ou tous les deux en jouant. Et le singe a fait des boules de papier des pièces du dossier Marcom, les a déchirées, en a avalé des morceaux. Mon hypothèse est-elle possible, docteur?

— Oui, très possible, monsieur Poncet. J'ai pris le sang coagulé. Je cours à mon laboratoire, je fais compa-

raisons et analyses, et je vous téléphone aussitôt le résultat ici.

— Merci. Car si c'est le même sang, je n'ai plus besoin de chercher un assassin, que je ne trouverai jamais, et pour cause!...

.....

Deux heures plus tard, le Dr Pierre téléphonait qu'il était scientifiquement sûr que le sang trouvé sur la porte était le même que celui prélevé sur le cadavre, que c'était bien le sang de Simon Lobstein provenant de sa chute. Et il félicitait chaleureusement Poncet de sa perspicacité, concluant, absolument comme l'inspecteur, qu'il n'y avait pas eu crime, mais accident mortel.

Le Parquet, le juge d'instruction, le gouvernement, la presse, la police, adoptèrent, eux aussi, la thèse hardie de l'inspecteur Poncet.

Et l'énigme sanglante de la rue Scribe s'expliqua tout simplement. Toute la responsabilité en incombait à la fatalité... C'était écrit!...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Du sang dans la clairière

Roman policier inédit

par MAURICE DE MOULINS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 5-1-39

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
du MYSTERE,
de l'ANGOISSE,
de l'INTÉRÊT

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.50**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne. 177, route de Châtillon, Montrouge.